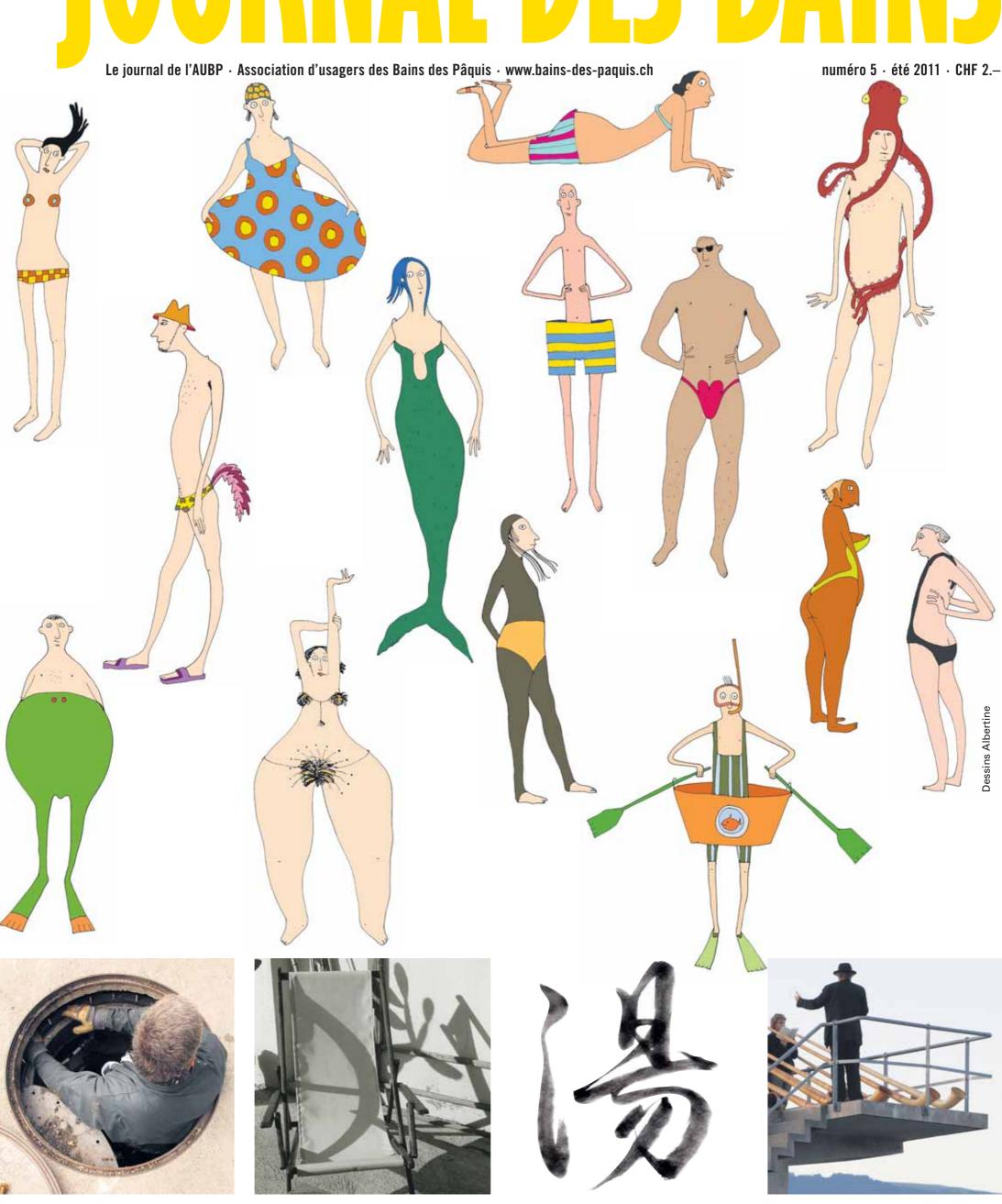
« Il y a un nez qui repère les Pâquis, c'est une odeur de l'eau mêlée à d'autres attractions olfactives... C'est l'enfance qui donne aux cinq sens une prééminence.» _{/page} 6





Vidanger et draguer /pages 6-7

Carte blanche à Nicolas Crispini /pages 12-13

Bains japonais /pages 16-17

Aubes musicales /page 23

ÉDITO

Canicule

Quant à la Canicule, qui ignore que, se levant, elle allume l'ardeur du soleil? Les effets de cet astre sont les plus puissants sur la terre: les mers bouillonnent à son lever, les vins fermentent dans les celliers, les eaux stagnantes s'agitent.

Pline l'Ancien

n ne sait plus à quel sein se vouer. Le voilà le fameux été d'exception tant attendu. La plage bourgeonne de poitrines en vogue, de chairs bronzées et de produits solaires.

La canicule, enfin, de retour.

Blague de potache latiniste mise à part, s'il est vrai que le préfixe *cani* se rapporte bien au chien, le suffixe *cule*, lui, n'a rien à voir avec le cul tel qu'on se l'imagine. Il s'agirait plutôt du terme latin signifiant « petit ». D'où le droit de dire, sans risque de redondance, parlant d'une personne: oh, quel joli petit cul!

Ces chaleurs exceptionnelles se reproduisant d'année en année à la même époque, soit entre le 24 juillet et le 24 août, quand Sirius, constellation ô combien canine, traversait le ciel de nos anciens, ils donnèrent donc en son hommage ce nom à ce phénomène météorologique.

Scientifiquement parlant, il faut ajouter que le point le plus chaud de la journée doit atteindre 30 degrés ou plus, et celui le plus bas ne pas descendre au-dessous de 18 degrés, et ce durant plus de trois jours.

Rien n'a changé. Sirius est toujours là, presque immuable, sinon que le temps semble bouleversé, le climat incertain et les esprits plus échauffés que jamais. Ce tranquille cheminement annuel d'une étoile est à l'opposé de l'information qui en ce siècle est prise dans la spirale d'une vitesse foudroyante. A tel point qu'on pourrait se demander, repensant à la finitude de l'univers évoquée par Einstein, si celui-ci n'explosera pas le jour où l'information sera instantanée à l'événement.

Heureusement, des journaux comme celui-ci existent, pour prouver l'intemporalité de la lecture. Heureusement, des journaux comme celui-ci existent, pour s'arrêter un instant sur les corps et les odeurs, sur l'été qui, comme chaque année, évoque la madeleine de notre enfance.

La rédaction

Du soleil, du monde! Sauvetage d'une poussette passée à l'eau vers le phare.

N'ayez crainte, c'est sans le bébé.

Caramba! Les météorologues avaient annoncé la pluie, et il fait grand beau! 1er octobre

Belle journée de printemps et comme toujours beaucoup de filles, de plus le journal se vend bien. Yes!... Faucardage de

23 mars

Faucardage des algues. La Libellule est venue pour un repérage. 7 juillet

Une équipe de foot de 22 personnes envahit le sauna. Il y avait aussi une équipe de skieurs et pas mal de Russes. Belle ambiance au hammam et au sauna!!!!!

Bise!

2 juin

Une dame est restée enfermée dans la douche. La porte s'est bloquée. (Penser à graisser les serrures)

16 avril

Magnifique dimanche, c'est plein à craquer, plus de clés dès le début de l'après-midi. C'est le paradis pour les clients et ça frise l'enfer pour les employés sauna!

3 octobre

Il neige!

9 janvier

On me signale un homme titubant sous les platanes... Il est tombé à plusieurs reprises et il est roulé en boule sur le banc. Je me présente à lui et lui propose mon aide. Il me sourit et se jette dans mes bras de toutes ses forces (et avec son sac à dos extra-lourd). Résultat: je me retrouve au sol couchée sur le dos, coincée sous le monsieur et le sac à dos.

1er avril

La pluie s'arrête vers 10h. La bise prend le relais. La buvette ferme l'après-midi. Pour la première fois, Pius le masseur n'a personne à masser.

3 cha

Une forte bise souffle et refroidit tout. Cependant, beaucoup de courageux clients et clientes et de nombreux baigneurs d'hiver. L'eau a 2,5°

11 février

3 chaises longues ont disparu.

23 février

Les chaises ont été retrouvées en haut du plongeoir.

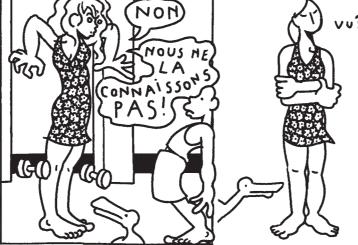
24 février

Un truc de fou... on est plein comme un œuf. A 19h, il y a encore une file d'attente à la rotonde. Plus de cabine, plus de linge, plus de tatane, plus de thé, plus de gobelet. Waouh! Du délire! Mais tout se passe bien et les clients sont contents.

Les couvertures sont lavées. 15 mars

le jeune raconte une histoire à la sille et au canard







Journal des Bains 5 · été 2011

CORPS ET ÂME

La dictature du ciel bleu

Le soleil resplendit. Les filles sont belles comme des palets bretons, douces et salées. Elles vérifient souvent d'un œil plein de couleur bleue, sous une mèche blonde qui tombe entre leurs seins menus, juste là où perlent quelques gouttes de sueur, la marque que laissera forcément en fin de journée le peu de tissu qui les dévêt.



PHILIPPE CONSTANTIN Dessin Maya Guidi

ouvent aussi, elles s'oignent d'une ambre solaire acajou à l'odeur évocatrice. Le mélange, sur leur peau ouatée, entre la sueur et l'huile, les laisse plus brillantes que jamais, mordorées et glissantes dans la chaux de la lumière.

C'est une science du mouvement. Leurs mains caressent leur corps, soulèvent une bretelle, glissent sous une attache, courent le long de leurs membres, repoussent ou s'infiltrent sous un recoin de matière synthétique colorée. L'espace d'un coup d'œil, elles définissent à la lumière nouvelle le contraste des teintes qui les émaillent.

Puis c'est l'heure du retournement. A intervalles réguliers, elles se renversent, s'abandonnant maintenant sur leur verso pour quelques minutes, le visage plongé dans le repli d'un bras ou dans les pages d'un magazine, dont les modèles donnent forme à leurs attentes. Leurs fesses rebondies semblent narguer tous les regards qui s'attardent. Leur chair a épousé les marques du bois ou les bouclettes en coton de leur serviette de bain, laissant leur peau marquée comme des filets de poulet dans des barquettes sous vide.

Elles ne voient pas que parfois leur slip a légèrement glissé et qu'une longue balafre dessine une frontière blanche entre leur peau blonde et le maillot. Bientôt, peut-être, ce sera une frontière rouge et mordante qui les traversera.

Je passe près d'elles. Je n'ai pas de désir. Je les trouve seulement belles et inutiles. C'est leur odeur surtout qui me happe et me conduit vers des souvenirs plus lointains. Des histoires de mer, de plage, de premières amours maladroites, de gamins qui s'enterrent sous le sable comme dans un sarcophage. Je redécouvre l'Italie de mon enfance. Jean-Paul, le mongoloïde que terrorisaient les orages et qui se précipitait dans mes bras au premier éclair. Lui qui se fascinait, un mouchoir noué sur le front, des portraits de faïence sur les urnes du columbarium du village, s'inquiétant de sa propre mort. Daphné, avec laquelle j'avais

échangé mon premier baiser sur le slow langoureux d'Hôtel California et pour laquelle j'avais cru pouvoir mourir. La naissance de la jalousie et de la peur de perdre. Les textes de Basaglia, pape de l'antipsychiatrie qu'on lisait le soir à table, ceux de Toni Negri, théoricien des Brigades rouges ou les ballades au banjo qu'égrainaient les doigts de Mathilde devant l'abbaye qui nous servait de refuge.

Il y a de la nostalgie dans les souvenirs. De la douleur aussi. Celle du temps qui passe, des instants ratés, des échecs amoureux, des musiques qu'on craint ne plus jamais entendre, des désillusions politiques. La douleur peutêtre également de ne pas se sentir dans le monde, de se deviner dissocié, loin de la dictature du ciel bleu et des abandons inutiles. Pourtant, cette part d'ombre ne me protège pas des rayons du soleil. Ils me brûlent pour que j'oublie, pour que je passe, que j'avance en dehors de cette zone de beauté, où la solitude m'attend sous les platanes.

Rêver est ce qu'il me reste de meilleur. Il n'y a aucune peur dans le rêve, aucune relation à l'autre. C'est ma part de lâcheté que seule je peux assumer. Derrière moi, les corps

se sont retournés une fois encore. J'imagine cette chorégraphie qui se répète tout au long de l'arc du jour. L'odeur de l'huile et de la peau, l'odeur de la sueur et des cheveux se mêlent à celle du vent et du lac, comme pour me signifier une libération de mes préjugés.

Je croise un regard. J'aime le silence des yeux. J'y lit l'alphabet qui célèbre les noces des désirs sans lendemain. Pourtant, demain est toujours là, nous tendant la main d'un piège qui déloge nos jardins intérieurs.

Je me retourne pour regarder ce qui n'est plus visible. Je devine la décrépitude, le visage qui se fane, le corps qui se refuse, la mort.

Je comprends mieux pourquoi cette beauté me blesse. Elle m'exclut un instant de mes songes pour me faire être un homme et désirer enfin cette blondeur de blé qui frémit au soleil. Je me retourne une fois encore, le nez levé vers des astres qui surgiront bien plus tard, sans inquiétude, rieurs, plus lointains, plus inaccessibles, plus solitaires que je ne le serai jamais. Eux aussi, un instant, je les envie et je passe mon chemin, peignant la nuit d'une main aveugle.

GORPS ET ÂME

Journal des Bains 5 · été 2011

Odeurs, parfums, effluves et senteurs, une approche de la vie

Comment comprendre la phrase de Pascal : «Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la Terre aurait changé»? Voilà bien longtemps que l'inventeur de la machine à calculer a placé cette phrase mystérieuse parmi ses *Pensée*s, un ouvrage qui faisait partie du *pensum* des collégiens trois siècles après sa publication, en 1669.

ARMAND BRULHART

yant toujours pensé que le nez avait à voir avec la faculté de sentir et avec le rhume qui nous en prive, j'ai longtemps, très longtemps cherché quel pouvait être le sens profond de l'énigme et d'interroger tous les oracles. Ma première «pensée» avait été de savoir si le sens de la phrase aurait changé si Pascal avait écrit du nez qu'il fût «plus long» et non «plus court». Surgissait alors immédiatement la figure d'une Cléopâtre au grand nez qui me rappelait celui de Marie-Claude comparé au tout petit de Sylvie. Et de poser l'axiome suivant: «plus le nez est long et plus il est capable de séduire». Car je savais, après avoir peiné sur les *Vies parallèles* des hommes illustres que le nez de Cléopâtre avait entraîné dans son lit trois Romains et non des moindres, comme l'écrit Plutarque.

Mon professeur, qui s'évertuait à nous donner des leçons de morale, n'aurait pas apprécié ce glissement terre à terre du nez, assimilé à la truffe du chien, aux délices des draps d'Egypte, aux tumultes des passions successives, tout à fait contraires à la sainte fidélité des années cinquante du siècle dernier. Pascal était un janséniste, un génie convaincu de la pureté et je devais donc me censurer moimême et abandonner tout développement à caractère sensuel, pour ne pas dire sexuel. Je répudiais donc ma définition du nez comme organe de séduction capable de changer «la face du monde» ou de mettre au centre de l'univers, comme je croyais l'avoir pressenti, la faute originelle, le péché de Cléopâtre. Il fallait aborder Pascal dans toute la hauteur de sa pensée mathématicienne, laisser de côté son étroitesse morale et faire preuve d'esprit de finesse, comme il l'écrit lui-même. Il ne fallait pas confondre le mot avec la chose. Quelle chose? C'est là que la plume reste en suspens et que le blanc de la page produit son angoisse. Bien sûr que le nez représente l'odorat, l'un des cinq sens, mais que signifiait la phrase de Pascal si je remplaçais le nez par l'odorat, l'olfaction ou le flair? Je n'avais que quinze ans et aucun sens politique. Pour moi le mot flair, n'avait d'autre sens que celui du vent, des fleurs ou encore celui Sherlock Holmes ou d'Hercule Poirot.

Je ne pouvais imaginer que, dans son génie, Pascal inventait la géopolitique et que sous le nez de Cléopâtre se cachait, selon l'explication de mon professeur, désolé par ma feuille presque entièrement blanche, une vision de la Méditerranée qui aurait pu voir le jour dans une alliance entre Rome et l'Egypte.

Par la suite, la grande tirade de Cyrano m'apprit que le nez pouvait donner lieu au lyrisme le plus débridé, et qu'il ouvrait des perspectives insoupçonnées. J'avais vingt ans lorsque sortit le film de Mankiewicz *Cléopâtre* avec Elisabeth Taylor, Richard Burton dans le rôle de Marc-Antoine, Rex Harrison dans celui de Jules César. Les scènes de lit conservaient dans leur pudeur datée le sentiment que j'avais éprouvé, mais largement coupées par les ciseaux de la censure.

Il n'y a pas longtemps, me promenant à Paris, j'entrevis dans la vitrine d'un libraire un éventail de livres parfaitement reliés d'un beau veau orné sur le dos de fleurons dorés, ce genre de livre qui fait la joie des décorateurs. Son titre, *Cléopâtre*, me fit penser à mes quinze ans et j'entrai dans la boutique. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un roman en

22 volumes écrit par un certain La Calprenède à la date de 1648! Au premier tome, le libraire avait inscrit au crayon: «extraordinaire roman, de ceux qui firent les délices des lecteurs du XVII° siècle». Dans un éclair, je vis alors la vérité comme un nez au milieu de la figure. Je vis Pascal écrire sa phrase énigmatique à la fin du 22° volume et avec elle, tout le temps perdu à la lecture de ce livre sans saveur, insipide, sans odeur.

Ce long préambule n'a pour but que de marquer le mauvais souvenir d'une dissertation ratée, alors que l'objet de cet article

était d'évoquer les sensations que le nez capte et que notre cerveau identifie presque instantanément.

Comment se fait-il que les odeurs soient si intimément liées à l'enfance et qu'elles restent gravées aussi longtemps dans la mémoire? Elles occupent à la fois des lieux particuliers et des gestes qui entrent dans la sphère d'un monde tout petit. Vous souvient-il de la première fois où vous avez pleuré lorsque votre mère coupait des oignons? De l'odeur du souffre qui se dégageait en craquant l'allumette? De l'eau de javel? De l'alcali qui piquait

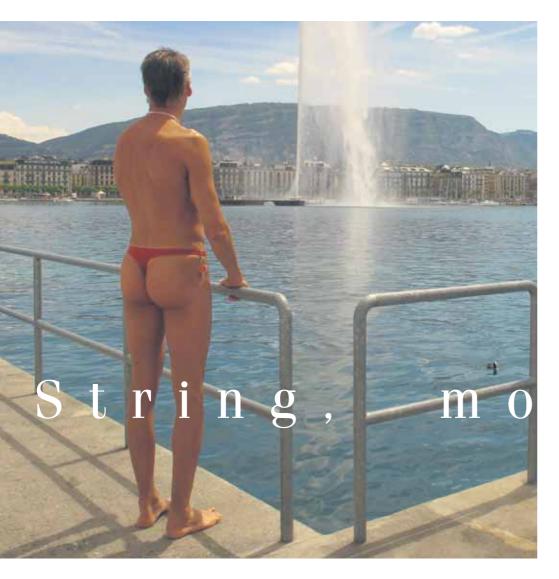
les yeux? Du savon de Marseille qui en faisait tout autant. Rien de ce qui opère la distinction des repas ne nous échappait. Nous savions avant même que d'entrer dans la cuisine si la casserole avait brûlé, si la soupe était sur le feu, si la viande grillait dans la poêle, si la tomate qui cuisait avec les oignons annonçait les spaghettis. Nous connaissions l'odeur de l'huile bouillante à cause des frites. Pire encore, nous savions distinguer entre la crème au chocolat, à la vanille et au caramel, les yeux fermés et à un âge qui se situe entre trois et quatre ans. Existe-t-il en français une expression spéciale qui décrive ce geste spontané de porter à son nez tous les produits de la terre, à l'exception peut-être de ceux qui sont enfouis, comme si nous savions d'avance que l'odeur de la terre elle-même est trop connue pour y revenir. Les enfants imitent ce geste très tôt, qui leur permet de découvrir les fleurs et, suivant lesquelles, de se faire une moustache jaune. Ils savent très bien découvrir au printemps les roses et le muguet, la glycine et les lilas. C'est pour eux une approche de la vie, infinie.

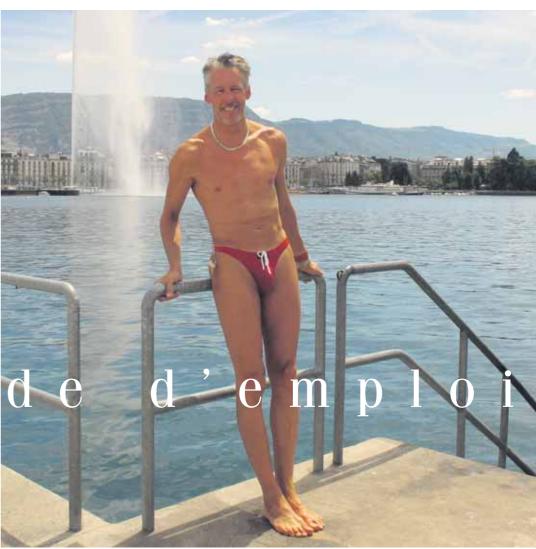
Les adultes ont leurs rites. Avez-vous vu une personne préposée à goûter le vin ne pas porter à son nez le verre avant de poser ses lèvres sur son rebord et le faire basculer lentement pour ne pas inonder la bouche et saturer les papilles? «Je suis tenté de croire que l'odorat et le goût ne forment qu'un seul sens dont la bouche est le laboratoire et le nez la cheminée» écrivait Brillat-Savarin. Sans contredire l'illustre auteur de la Physiologie du goût (1826), je dirai que sa comparaison ressemble trop à l'époque industrielle dans laquelle il était immergé, comme le prouve son chapitre sur l'industrialisation de l'alimentation. Parmi ses formules, je préfère sa définition du nez qui «fait toujours fonction de sentinelle avancée».

Les odeurs du lac forment en elles-mêmes un univers particulier. C'était dans les années 1950 la profusion des algues denses qui paraissait agir sur leur environnement. Dans aucun lieu elles ne formaient un tapis aussi épais que dans les trois bassins de la section des hommes des Bains des Pâquis, comme si le lac produisait un varech semblable à celui de la mer, mais beaucoup plus fin et filandreux. Son odeur, qui manquait de sel, était plus subtile, et son principal usage servait à des batailles qui laissaient sur le corps et dans les cheveux des stries vertes agglutinées. Le béton, alors beaucoup plus présent qu'aujourd'hui, était traité avec un produit qui devait être du chlore pour atténuer les odeurs d'urine. Le souvenir de ces impressions d'un enfant de huit ans, s'accompagnait de cris particulièrement stridents qui noyaient ceux des gardiens, obligés d'utiliser un porte-voix pour se faire entendre. Comme il était impossible de faire cesser les piaillements de cette volière, les séances étaient souvent écourtées et nous devions nous mettre en rang avant de franchir le Goléron. Il nous fallait passer devant les glaciers et leurs odeurs sucrées et filer sans bruit jusqu'au tram du quai de la Poste. J'aurais aimé marcher plus loin, le long de la rue de la Coulouvrenière et sentir comme la première fois les parfums puissants de chocolat qui m'avaient envoûté. Le «tram de Bernex» nous entraînait vers

Le «tram de Bernex» nous entraînait vers la rampe Quidort en passant devant l'usine de Firminich et ses vapeurs plus ou moins âcres. Nous ne sentions pas que le monde des parfums allait prendre un essor si fantastique qu'il allait envahir toutes les sphères, s'étendre par la chimie aux confins de l'univers.

CORPS ET ÂME Journal des Bains 5 · été 2011





Photographies Philippe Constantin

Les gens s'arrêtent souvent et me demandent pourquoi je porte un string de bain. Je réponds simplement : « Parce que je le peux.»

e string est le plus minimaliste et sans doute le moins porté des maillots de bain pour homme, même si au fil des années, il a cru et décru en popularité. Il est souvent l'objet de plaisanteries, lors des anniversaires ou lors des enterrements de vie de garçon et est fréquemment source de rire, sinon de ridicule, puisque le public l'associe généralement à un élément vestimentaire typiquement féminin. En fait, le string est la plus ancienne forme de vêtements créé par l'être humain et était traditionnellement porté presque exclusivement par des hommes. Ses origines remontent à quelque 75 000 ans. Aujourd'hui, il est mis autant comme sous-vêtement que comme maillot de bain, après avoir fait un certain come-back au début des années 2000.

Pourquoi en faire une telle affaire? Tout amateur de natation sait que le classique slip de bain est le choix le plus sérieux. Néanmoins, pour certains hommes, faire le saut du short au slip est déjà un grand événement, souvent tourné en dérision, jusqu'à ce que l'un d'entre eux se «jette à l'eau» et reconnaisse l'évident gain d'hydrodynamisme. Une fois cela expliqué, plus aucune question n'est posée.

En réalité, le slip de bain a été la forme originale des maillots modernes, après que le «costume de bain» de nos ancêtres ait été abandonné dans les années 1930. Jusqu'alors, les maillots que les hommes portaient ressemblaient à des préservatifs qui les couvraient du cou aux genoux. Un «vieux de la vieille», que j'ai rencontré récemment à Rio de Janeiro, avait noté à l'époque le choc du public de voir des hommes se baigner «topless» pour la première fois. Un voyage au Brésil aujourd'hui confirmerait combien les temps ont changé.

La psychologie masculine à propos des tenues vestimentaires évolue avec l'âge, tout comme le garçon atteint l'adolescence puis le statut d'adulte. Un enfant portera sans arrièrepensée un maillot. Quand son corps commence à changer lors de la puberté, il devient plus conscient de sa silhouette masculine et va commencer à vouloir la cacher derrière des shorts, amples et larges. Il ne veut pas se différencier de ses camarades et le short devient ainsi culturellement la façon cool et incontournable de s'habiller. Le slip de bain est relégué aux oubliettes, aux clubs de natation et aux piscines qui l'exigent pour des raisons d'hygiène.

Au fil du temps, en général, cette conscience de soi régresse et le sens pratique peut à nouveau prendre le dessus. Le port d'un slip de bain ne relève dès lors plus d'une lutte psychologique. Il y a moins de nécessité à «faire comme les autres» et les adeptes de sports nautiques se convertissent rapidement au maillot traditionnel.

Le port du string, en revanche, relève d'un saut herculéen. Si porter un maillot moulant semble déconcertant pour certains, se montrer en string en public est une gageure exponentiellement plus ardue. Pourquoi? A l'exception des culturistes, la plupart des hommes ne sont pas habitués à être mis «sous les projecteurs» pour leurs attributs physiques. Au cours de l'enfance et de l'adolescence, les garçons sont félicités pour leurs performances sportives et même si leur physique peut être souligné, il ne l'est normalement que dans un contexte d'endurance ou d'excellence. Jamais pour des questions esthétiques, qui pourraient être mal comprises et que l'on s'interdit de faire en conséquence.

Porter un string exige une certaine confiance en soi, peu de conscience de soi et une aptitude évidente à éluder le potentiel négatif (et souvent vocal) des réactions. Mais comme pour toute chose, une fois l'apparence acceptée, il n'y a presque plus de commentaires. Un aficionado du string m'expliquait récemment: «Je pense qu'en réalité la plupart des hommes aimerait en porter (ou du moins essayer une fois), mais ils s'en abstiennent pour des raisons de pudeur et par crainte du ridicule. Cet obstacle passé, pourtant, se montrer en public en string n'est pas différent que se montrer vêtu d'un type plus conventionnel de maillot de bain.»

Mais revenons à notre question. Pourquoi porter un string? Tout d'abord, pour le nageur «fitness», ce vêtement crée peu de résistance dans l'eau, sèche rapidement en raison de sa taille et s'intègre de manière aisée dans un sac de sport ou une mallette. Quant à ceux qui favorisent un bronzage intégral, le string est clairement l'option la plus proche du naturisme.

Un habitué des Bains des Pâquis, Breckinridge Knapp, alias «le nageur minimaliste», adepte du string depuis de nombreuses années, avoue: «Je trouve amusant que tant d'hommes qui n'hésitent pas à se jeter nus dans une piscine lors d'une party aient de la difficulté à porter un string. Un fait que j'associe avec notre culture qui stéréotype si facilement ceux qui osent s'écarter de la foule et des goûts vestimentaires standards.»

«La vie m'a appris que, souvent, ce qui semble être si évident n'est en fait pas si simple ni si direct, et réciproquement. La société aime se cacher derrière les apparences, car cela est confortable, même si cela n'est pas nécessairement la vérité et, de fait, peut-être même nuisible d'un point de vue tant psychologique qu'émotionnel. Nous sommes tous des acteurs sur une scène de théâtre, ajoute-t-il, certains d'entre nous sont plus à l'aise au centre, tandis que d'autres préfèrent la troisième rangée dans le chœur. Lorsque nous nous positionnons, c'est une question de choix personnel et cela n'est pas pertinent. Ce qui importe, c'est d'être honnête avec soi-même et par conséquent avec ceux qui nous entourent. J'ai grandi dans une société étriquée et j'ai été témoin de l'hypocrisie qui se cache derrière les apparences ainsi que des désillusions que cela engendre. Cette voie conduit rarement au bonheur et elle est le plus souvent autodestructrice.»

«En ce qui me concerne, je ne vois ni n'entends plus ceux qui pourraient se moquer de mes choix. Je ne ressens que la présence de ceux qui me sont devenus très proches et avec lesquels je partage la folie de nager dans le lac toute l'année. Nous sommes tous liés par ce qui, de prime abord, ressemble à une hasardeuse amitié et camaraderie, mais qui, en fait, serait plutôt quelque chose comme un rassemblement des âmes, une nourriture de l'esprit, un partage de la joie et de la tristesse de

ce que nous offre au petit bonheur la chance les cartes dans le vaste jeu de la vie. En vérité, nos amitiés sont ancrées sur le fondement de l'expérience humaine. Nous nous accompagnons les uns les autres comme nous luttons pour déterminer ce qui est vraiment important, ce qui est précieux, ce qu'il est bon d'avoir, et ce qu'on peut jeter comme cliché ou lieux communs. Nous sommes comme une famille. Nous sommes honnêtes, directs, vrais.»

«A la lumière de cela, conclut-il, je vois avec mon cœur et non pas avec mes yeux. Ce que l'on choisit de porter est hors de propos.»

Les réactions à l'aspect minimaliste de B.K. sont généralement mitigées. Un jour de neige de décembre dernier, un employé des Bains des Pâquis, qui a demandé à rester anonyme, déclarait: «Nous supposons qu'il est peut-être issu de dauphins germaniques, étant donné sa propension à se dévêtir en public et son amour de toutes choses aquatiques.» Carillonné par une autre voix venue de la buvette, alors qu'elle l'observait émerger de l'eau glaciale dans sa tenue frôlant la nudité: «Je sais que beaucoup de gens ont perdu leur chemise lors de la crise de 2008, mais *Knapp* semble avoir perdu toute sa garde-robe.»

Interviewé récemment, alors qu'il faisait ses étirements, B.K relevait: «Les hauts et les bas de la vie m'ont appris à savourer les plaisirs simples» et, regardant le Jet d'eau, il ajouta: «mais depuis le naufrage de 2008, je comprends véritablement le mantra "le moins vaut le plus". Quand je nage, mon esprit est empli d'images, de musique, de poèmes », disait-il, tandis qu'il me tendait le texte d'un poème intitulé «Vivre». «En effet, nous sommes tous des acteurs sur la scène du monde, mais ce n'est pas une répétition générale. L'honnêteté, l'authenticité et la profondeur prévalent. Peut-être que mon choix de maillots de bain reflète-t-il là où je me situe dans la vie: Back to basics, de retour aux sources. What you see is what you get.»

BLK et PK

Living

To touch the cup with eager lips and taste, not drain it To woo and tempt and court a bliss-and not attain it To fondle and caress a joy, yet hold it lightly Lest it become necessity and cling too tightly To watch the sun set in the west without regretting To hail its advent in the east-the night forgetting To smother care in happiness and grief in laughter To hold the present close-not questioning hereafter To have enough to share-to know the joy of giving To thrill with all the sweets of life-is living.

Vivre

Boire à la coupe d'une lèvre impatiente et goûter, sans boire jusqu'à la dernière goutte Flirter et être tenté, courtiser un bonheur que l'on n'atteint jamais Caresser et espérer un plaisir jusque-là tenu légèrement De peur qu'il ne devienne une nécessité et ne nous colle de trop près Regarder le soleil se coucher à l'ouest sans regret aucun Saluer son apparition à l'est et oublier la nuit Couvrir de soin dans la joie et de chagrin dans le rire Retenir le présent proche sans le questionner plus loin Avoir suffisamment pour partager, pour connaître la joie de donner Frissonner de toutes les douceurs de la vie, c'est vivre. (auteur inconnu)

CORPS ET ÂME

Journal des Bains 5 · saison 2011













Photographies Philippe Constantin

Le sablier des sensations

SERGE ARNAULD

ai connu Madame Nebbia et Samba. J'ai observé des bancs de perchettes sous le grand radeau. J'ai vu le verrou du polo club qui m'interdisait l'accès au grand plongeoir. J'ai conservé les cartons d'entrée rose ou vert à 10 et 20 centimes, obtenus d'un tour (parfois deux) de manivelle à la machine (leur forme ressemblait à des billets de train qui devinrent des tickets souples paraissant sans valeur). Je me suis approché héroïquement du fort courant de l'eau, à droite et à gauche des deux promontoires. Je me suis moqué de l'interdiction de plonger. Je me suis posté sur la digue non loin du phare pour pêcher les jours de pluie et je suis rentré un jeudi avec un vengeron. J'ai regardé, étonné, les apprentis nageurs attachés à une ceinture de liège et suspendus à une grosse corde dans le moyen fond. Pourquoi étais-je étonné? Parce que je me rappelais le jeu des tout petits poissons en carton qu'il fallait attraper lorsque j'étais invité aux anniversaires des copains de classe enfantine. Je ne recherchais pas naturellement l'ombre et les sièges en pierre sous les platanes. Il fallait du soleil, il fallait du miel. Il fallait le plus courant et le plus coulant. Il fallait toujours attendre... Mon estomac me guidait à cet emplacement privilégié pour les grands, car c'était là qu'étaient avalés les pique-nique en famille: la salade de pommes de terre nouvelles, le jaune ferme des œufs durs, les tomates dont le jus se répand avec ses pépins lorsqu'elles sont croquées. Les couleurs de la république genevoise des drapeaux des promotions étaient absorbées à midi sans aigle à la clé. Il y avait des cygnes et je ne savais pas si c'était moi qui les évitais ou si c'étaient eux qui me fuyaient. Je me souviens des cailloux qui faisaient marcher bizarrement les nageurs et leur feront toujours mal aux pieds avant de pénétrer dans le lac et plus mal encore lorsqu'ils sortent de l'eau. Je n'ai pas dit que j'ai fait pipi dans le bac à sable et je ne le regrette pas.

A quoi bon évoquer cette mémoire qui n'est partagée que par de vieux habitués, des souvenirs qui finissent par passer pour une invention de braves gens qui veulent se rendre intéressants par des comparaisons, par un savoir disparu ou encore par une exposition de la sensibilité retrouvée?

Lorsque l'on dit à quelqu'un: tu te souviens? Que saisit-on en réponse? Il est complexe de rendre compte de la nature associative des éléments composites mis en cause. Il y a un nez qui repère les Pâquis, c'est une odeur de l'eau mêlée à d'autres attractions olfactives. C'est la fraîcheur de la saison, c'est l'enfance qui donne aux cinq sens une prééminence. L'intensité est repérable mais non explicable.

La quête du temps perdu a fait écrire ces mots à Marcel Proust lors d'un voyage dans un ailleurs à demi atteignable: «Longtemps je me suis couché de bonne heure...».

Longtemps, en effet, je me suis demandé où allaient les déjections abandonnées aux deux WC situés à l'extrémité des bassins destinés ici aux hommes et là, réservés aux femmes. J'allais en courant vers ces lieux distinguant les sexes, ces cabines closes dites d'aisance, les réceptacles des évacuations du corps humain et que les historiens genevois nomment les «privés publics». Où pouvaient aller ces étrons et cette urine? D'où venait l'eau potable si fraîche aux robinets des fontaines situées au bas des escaliers d'accès aux bassins? Qui, avant moi, avait de ses mains frotté l'ovale jaune, ce savon en forme d'œuf de Pâques, l'instrument témoin d'un lavage collectif qui fait front isolément de nos jours contre les règles d'hygiène stricte. Il m'aura fallu longtemps pour découvrir qu'il existe une fosse septique où aboutissent les tuyaux de l'écoulement des richesses intestines, longtemps pour apprendre que l'eau potable vient de la rive voisine par des canalisations et que l'eau du lac est utilisée pour les nettoyages.

Il y a quelques instants, j'ai perdu mon stylofeutre qui s'est échappé comme une araignée dans la fente séparant les blocs en pierre sur lesquels on marche aux Bains des Pâquis. Un mauvais geste et l'objet est soudainement tombé. Combien m'apparaissait grave, naguère, la perte du numéro de cintre où mes habits avaient été déposés! Je l'imputais à l'attraction du lac conjuguée à ma propre étourderie.

Le stylo n'est plus là, entre mes doigts, et je cesse de rédiger. C'est donc le signe du destin et de la fin. Je n'ai pas peur de désigner ainsi aujourd'hui l'enterrement inattendu d'un texte auquel je pourrais encore m'attacher au fil des lignes. C'est une épreuve nouvelle d'abandonner sans émotion! Hier, le numéro du vestiaire qui m'était attribué, inscrit sur une rondelle de fer blanc colorée, disparaissait au fond de l'eau et je redoutais de devoir rentrer tout nu chez mes parents, pensaisje en ces temps promis à de grandes frayeurs!









Vidanger et draguer

Il était temps. On allait se noyer. Et pire que tout, à l'envers, par défaut de profondeur, dans la vase ou dans la merde, la tête plantée vers les antipodes et les orteils s'agitant au ponant.

PHILIPPE CONSTANTIN

l faut dire que les fosses des plongeoirs déclaraient forfait, comme celles des toilettes. Un trop plein, un envasement évident. Une soue de limon d'un côté, une accumulation de matières fécales et un engorgement de papier de l'autre.

La plupart des gens s'en fichent. Ils n'y pensent pas. Mais il y a une vie pour nos déjections après leur expulsion. L'esprit curieux et scientifique seul s'interroge pour suivre ce difficile parcours qu'on avait bêtement supposé se terminer dans les égouts. Mais non. La merde est stockée sur place, au fond de cuves immergées deux ou trois mètres sous l'eau.

Les hommes du sérail arrivent dans leur salopette, déroulant des kilomètres de tuyaux entre leur camion qui stationne sur le quai et les fosses. Aspirer n'est rien. Il y a bien un moment où il faut descendre, pelle carrée à la main et faire la sale besogne de nettoyer ces concrétions de merdes grises.

Sur le quai, le camion tremble. Il avale sans répit son content de matériaux humains. On s'attend presque à le voir roter un moment ou un autre. Au fond de la fosse, un homme grisonnant racle toute cette souillure collée contre les parois et les pompes. Personne n'a vu qu'une femme a contourné le chantier. De loin, un bruit sourd et souterrain se fait entendre et la cataracte s'ouvre, douchant l'ouvrier qui hurle de colère un «merde!» de bon aloi. En haut, ses collègues esquissent un sourire gêné, coupable, hésitant à rire franchement de la mésaventure. Mais le type qui est descendu se taper le sale boulot est aussi le chef et il est en pétard, même mouillé.

Voilà, le camion repart. L'homme s'essuie les cheveux où sont restés collés des filaments de papier hygiénique. J'imagine qu'il s'en fout des questionnements des curieux, qu'il s'en fout de ces crétins qui philosophent sur le devenir de la merde. D'ailleurs, pourquoi devraitil s'interroger? Il le sait lui

il s'interroger? Il le sait, lui.

Le dragage est une autre affaire. La mise en œuvre plus longue, plus technique. On ne peut pas tout aspirer comme ça et jeter le tout

dans un camion. Les volumes ne sont pas les mêmes non plus. Près de 700 mètres cubes.

La crainte avait grandi l'an dernier en constatant que les fonds sous les plongeoirs s'étaient comblés du limon que les courants portent et qui, sitôt la pente venue, préfèrent plonger vers le fond. Il avait fallu fermer en urgence les deux petites plateformes des trois mètres et le grand plongeoir lui-même menaçait d'être mis en faillite pour toute la saison.

Chaque jour, il s'agissait de sonder les fonds à l'aide d'une mire, de suivre les variations de

hauteur du lac, de dresser des tableaux, plus pour nous mentir que pour nous rassurer.

La barge s'est amarrée aux palplanches de béton. Quelques corps-morts ont été noyés pour asseoir son travail. Une autre plateforme, lourdement chargée d'une grue s'y est accolée. La Marie-salope aussi, qu'on préfère ici appeler, par pudeur peut-être, le chaland.

La grue jette son grappin dans la fosse. L'eau se trouble. La barge bascule, s'enfonce profondément comme si elle chavirait, le pot d'échappement disparaît, éructant quelques bulles de fumée. Mais non, il n'y a pas de noyade. Le grappin remonte le long de ses câbles et la barge se redresse, lentement. Derrière, le chaland attend, ses immenses flancs vides et qu'il faut remplir.

Peu à peu, la bathymétrie montre l'étendue du travail. Les ouvriers et les machines n'ont qu'une ambition. Creuser. Creuser toujours plus large, toujours plus profond. Un gardien de bain égaré s'effraie. Il essaye de compter le dénivelé. Dix, vingt, cent mètres. Comment faire si quelqu'un venait à se noyer?

Durant des jours, la tâche est la même. La grue met plus de temps à remonter son chargement maintenant qu'elle doit le chercher plus profond. Il y a des moments où elle semble captive de la vase. L'effet de succion la retient dans le temps, sa flèche pour toujours pointée vers le ciel, là où se couche la lune. Puis elle se libère, et la balance retrouve son équilibre, le mouvement se fait fluide, pivotant au-dessus du ventre béant de la Marie-salope.

Il est cinq heures du matin. Le chaland part. Il reviendra vers onze heures ou midi de ce long voyage vers Lausanne où il pourra enfin se délester, s'ouvrant en deux comme une boîte de sardine. C'est pour cela qu'on l'appelle aussi le noyeur.

L'eau est claire à nouveau. Le chantier est déserté. La matinée est calme et chaude. Des poissons frayent quelque part. La barge avec sa grue et ses filins ressemble à une grosse araignée morte posée sur l'eau. Des gens passent, indifférents à ce paysage étrange, d'autres se couchent en maillot de bain pour prendre le soleil.

Ce n'est pas un silence inquiétant. Au contraire. La fosse attend le retour du chaland. Le voilà. Le fond ne se voit déjà plus mais le travail continue. On fignole, on peaufine le détail et le dégradé de la pente. Des coups de mire sont donnés partout pour jauger la profondeur. Six mètres au plus bas. Le gardien qui repasse par là se sent soulagé. Il avait mal évalué le fond et ses craintes baissent proportionnellement. L'été sera beau et chaud. Six mètres, songe-t-il tout de même un instant, c'est plus que nécessaire et, tournant dans le couloir, il retient son souffle pour se tester.



CARTE BLANCHE

Journal des Bains 5 · été 2011



Photographie Fausto Pluchinotta

On arrive à cet étage

comme on arrive dans un tableau. A gauche se dresse un mur, immense, un mur de bois qui s'élève tandis que l'eau monte et qu'elle gicle en flots. Mais déjà ce n'est plus de l'eau, c'est un monstre, un animal qui rampe, qui court, un animal aux milliers de pattes qui avance plus vite qu'une horde de chevaux.

Le mur est fait de planches, tout en bois, et il se dresse jusqu'au ciel et au-delà. Ce sont des planches qui s'élèvent contre les flots qui montent, qui courent comme des fous, qui apportent la mort, qui viennent à toute allure du fond du tableau poussés par un vent qui défigure le ciel, qui brouille le paysage, qui empêche que sa montagne reste immobile, qui la froisse, qui la déplace, poussés par un vent qui rase les prés, qui les tond, qui envoie l'herbe valser, qui l'emporte, qui en broie les brins dans un tourbillon irréfréné, poussés par ce vent qui change les nuages, qui les barbouille, qui les rend méconnaissables à eux-mêmes, poussés par ce vent qui empêche de figurer les formes, qui empêche de tracer les lignes, qui brouille les cartes et le dessin du monde, poussés par ce vent si violent que plus rien ne tient, que plus rien n'a sa place, que tout est ici et là-bas en même temps, que tout est ainsi et autrement, poussées par ce vent qui vient du fond du tableau et qui confond les corps, qui mélange leurs courbes, qui pétrit leurs masses, qui change leurs trous de place, qui dévoie, qui défait, qui délie, qui déconstruit et qui tout envoie par le fond.

Déjà on voit comme il a brouillé le ciel, ce ciel qu'on ne reconnaît plus, déjà, – est-ce le ciel? – déjà ce vent a confondu ses lignes et ses couleurs, déjà ses limites ont été effacées, ce ciel là-bas ne fait plus partie du même monde, déjà là-bas est ailleurs. Ailleurs est présent au fond de ce tableau; il est poussé vers nous, il est poussé vers le premier plan, cet Ailleurs où plus rien ne se ressemble, cet Ailleurs qui vient, qui vient ici, où sont ceux qui encore ont nos traits au-devant du tableau, où sont ceux qui savent et qui grincent des dents, ceux qu'ici la peur embrasse, ceux qui déjà ne peuvent plus regarder vers l'arrière.

Parmi eux, parmi nous, un homme, à gauche, se colle contre ce mur de planches qu'il prend pour son salut, il se colle tout entier à ce bâtiment de bois qui n'a ni porte ni hublot ni aucun orifice par où entrer, qui n'est qu'un coffre fermé, un bâtiment inabordable dont cet homme est exclu. Collé aux planches, il grince des dents tandis que le vent lui fait sentir son haleine d'animal, tandis qu'il lui passe entre les jambes, qu'il soulève sa tunique et qu'il glace son corps qui sue.

Et cet homme déjà ne veut plus rien voir, car il ne sait que trop bien qu'ici il est exclu, qu'ici ce vent le prendra, qu'ici ces eaux qui montent le boiront, lui qui, jusqu'ici, avait été un homme; un homme ce n'est pas n'importe quoi un homme, tout de même, un homme n'est pas un fétu de paille, n'est pas la brindille qui coule dans la première flaque de boue qu'un peu de pluie forme sur la route, un homme c'est vivant, corpulent, c'est intelligent un homme, ça se défend, ça ruse, ça ne se livre pas sans arme au vent, aux pluies,

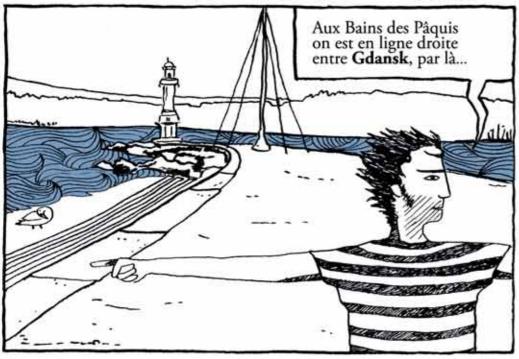
à la mort, un homme; mais cet homme qui grince des dents et qui ferme les yeux, cet homme, il sait qu'ici un homme est noyé comme une mouche dans une flaque, est flétri comme une mousse sur laquelle on marche, au premier pas, au premier vent, oui, le vent emportera cet homme et les eaux le boiront d'un coup comme la fin d'une goulée qui finit au fond de leur gosier, sans qu'elles y pensent, les eaux, sans importance, sans rien, plus rien, et cet homme le sait. Ici monte l'insensé, l'impensé, l'entièrement changé, ici monte l'Ailleurs et cet homme sait qu'il n'y est rien. Ses dents grincent, ses doigts agrippent le maigre rebord des planches, ses ongles s'y accrochent, glissent, cassent, s'y accrochent à nouveau, ses doigts n'ont pas prise, son pied glisse sur la faible marche du bâtiment de bois, sur cette marche qui n'est pas faite à sa mesure, pas plus que le rebord auquel ses doigts tentent de s'agripper encore, cet homme n'a plus de prise, ses pieds n'ont plus d'appui, il grince des dents, il ferme les yeux, il ne veut plus rien voir, il n'a plus qu'un seul vœu, que ce moment où sa mort arrivera avec le vent, que ce moment auquel il ne survivra pas, que ce moment où son monde se noiera, que ce moment advienne, maintenant.

Et dans les marges de la page, un oiseau, un oiseau comme une tache sur ce fond déserté, un oiseau survole la montagne transformée, vole au ciel changé et voit ce monde entièrement recomposé. Et sur ce fond éploré l'oiseau pépie, puis siffle une toute nouvelle mélodie.

ISABELLE SBRISSA

Un étage de *L'Ascenseur*

Vol d'oiseau



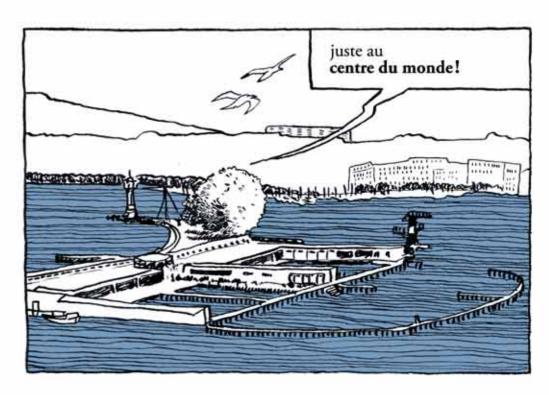












FANNY VAUCHER

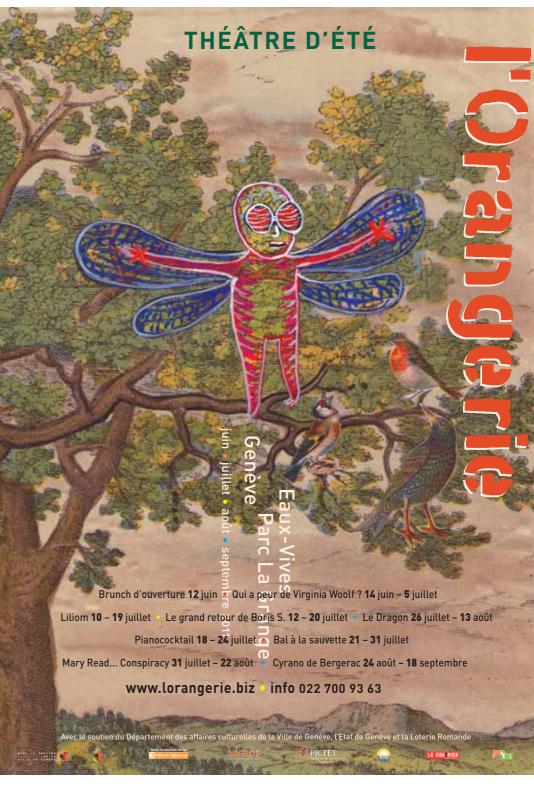






Generale Suit LE COURTER VIDIATIONS

MEG BEGENER



CORPS ET ÂME Journal des Bains 5 · été 2011

Matthias Zschokke au fil de l'eau

Comme pour le nageur, il y a chez l'écrivain d'origine bernoise installé à Berlin Matthias Zschokke une manière d'être et de se perdre.

BERTRAND TAPPOLET

e Max, Prix Walser en 1981, à Maurice à la poule, couronné par le Femina étranger en 2009, Matthias Zschokke fait des naufragés du quotidien la source de récits irrigués par l'image de l'eau. Son œuvre romanesque et théâtrale semble baignée par toutes les dimensions associées à cet élément universel. Son enfance s'est en effet déroulée sous le signe aquatique. Il a grandi, comme l'écrivain Robert Walser, sur les rives du lac de Bienne notamment. Il en reste bon nombre de souvenirs dans *Maurice à la poule* et son camp de vacances planté en bordure lacustre. L'auteur en témoigne lors d'un entretien mené en mai de cette année. «Enfant, je n'aimais pas tant l'eau des lacs que celle serpentant dans les plis des fleuves. Celle que l'on peut rencontrer au fil de l'Aare bernoise est toujours mon eau préférée, une eau fascinante. Enfant, je vivais tout près d'une rivière, à quelques

50 mètres de son cours. Il m'était alors défendu de jouer sur le rivage – il y avait toutes les saisons un ou deux accidents, des gens qui

se noyaient. C'était néanmoins un lieu qui ne manquait pas d'attraits.»

Bonheur flottant voit quatre compagnons d'enfance, la quarantaine, se concentrer sur l'instant présent de petits riens en se réunissant à bord d'un yacht. Matthias Zschokke y évoque la nage religieuse d'une femme dénudée abordant le bateau. Pour mieux bouleverser, un temps, la vie de ses

occupants. «Ses mouvements ressemblent à des exercices rituels, ils ont quelque chose de saint, de croyant, ils sont accomplis consciemment.» Cet épisode s'inspire d'une anecdote: «J'ai vu un jour un homme qui avait des problèmes avec son dos. Il nageait, comme s'il s'agissait d'un exercice monacal. Et s'il le faisait bien et justement, Dieu aurait pitié de lui. Et il se trouverait délivré de ses douleurs», relève l'écrivain.

Merveilleuse de désinvolture enjouée, de dérision dansante et d'ironie douce-amère, voici une parole vagabonde nous immergeant dans

> le roulis incessant des sensations envahissant chaque personnage. Parole d'une grande liberté faisant son miel du petit théâtre du quotidien, des paysages, d'un détail. Un rapport au réel qui peut évoquer, de loin en loin, Robert Walser ou l'Autrichien Peter Handke.

> Parcourant des thèmes apparemment rebattus - la solitude, l'incommunicabilité -, l'œuvre de

Zschokke les renouvelle par une extraordinaire intensité de la vision. Le mystère de la banalité s'installe au détour d'une phrase, d'une réplique. Il y a ainsi du noyé en puissance surnageant dans une situation burlesquement désespérée chez les personnages de l'Architecte raté ou de Prince. On les découvre, sous le regard d'entomologiste amusé de Zschokke, dans les pièces L'Ami riche, une tentative de changement essentiel dans une vie submergée par l'échec dont l'action se déroule en partie sur la rive d'un lac. Et L'Invitation, subtile réflexion sur la misanthropie et le vernis des habitudes en société qui glacent

«A chaque seconde, tout arrive, mais nous ne le voyons pas et nous avons le sentiment que tout est arrêté. Nous croyons que ce qui est intéressant, c'est ce qui sort du lot, ce qui casse le rythme, l'interruption. Mais ce qui est grandiose, c'est le rythme, le flot, l'omniprésence. Si nous étions suffisamment ouverts à tout moment pour voir ce qui nous entoure, notre vie serait pleine de surprises, une vie de rêve, un roman, une aventure perpétuelle.» Ainsi perçoit et reçoit le traducteur un brin autiste de Maurice à la poule. S'il semble avoir perdu la clef pour accéder au monde, Maurice fait néanmoins surgir dans l'imaginaire du lecteur une source inépuisable d'histoires minuscules et d'aventures quotidiennes. A suivre les interrogations de l'auteur, le «talent » seraitil l'aptitude souvent inconsciente, présente en chacun de nous, à se laisser «inonder de l'intérieur » par une réalité?

Dans Bonheur flottant, l'eau et son écoulement donne lieu à une dimension métaphysique, que l'on retrouve chez le philosophe grec Héraclite. L'homme y est une somme de contradictions, qui évolue dans un environnement perpétuellement en mouvement. Pour l'écrivain, il n'existe pas d'équivalent à l'adjectif «flottant» dans la langue de Goethe. «En allemand le mot est "lose", qui signifie : lâche, mobile, détaché, libre. Le bonheur fait ce qu'il veut. On ne peut pas le saisir, le retenir. C'est comme du sable ou de l'eau coulant entre les doigts. Et oui: la construction du livre - de toute mon écriture – est plutôt "lose", comme le sont aussi mes convictions quotidiennes.»

Son dernier roman en forme de vrai faux guide de voyages voit Matthias Zschokke arpenter divers plans d'eau de la planète. Amman où il laisse son corps dériver dans les flots calmes de la Mer Rouge, tel un nourrisson dans le ventre maternel. Budapest, ensuite. L'occasion d'une superbe peinture par le détail de cette «grande ville pleine de bains thermaux en tous genres. Pas besoin de les essayer tous. Mais quiconque aime rester couché dans l'eau chaude devrait au moins visiter quelques modèles de base.» A Genève, le regard se noie dans des considérations qui rejoignent la déception de nombre d'écrivains de passage. « Une ville de Province en lambeaux, de taille moyenne, une minuscule Marseille si l'on imagine que le lac est une mer... le tout n'étant qu'une immense catastrophe urbanistique, une mélange de Boston, de Nice et de Rapperswil.»

Mais alors, cher Matthias, pourquoi fréquenter cette destination du bout du lac? L'une des raisons avancées est la visite incontournable de «l'un des plus beaux saunas que je connaisse, avance l'auteur toujours proche de son corps, les "Bains des Pâquis", en plein milieu du lac, dans lequel on peut plonger après chaque passage, même en plein hiver, pour refroidir son désir de courir le monde et se sentir transporté au plus profond de la Sibérie.»

Si l'écrivain s'interroge sur la pertinence de l'écriture du voyageur nomade à l'ère d'internet et des destinations exotiques à portée de charters low cost, sa manière unique de tamiser les images, d'épurer les émotions et sensations rejoint parfois le regard d'un Flaubert qui révolutionna le roman: observer sans évaluer, comprendre sans juger.

Romancier, dramaturge et cinéaste bernois né en 1954 et installé à Berlin depuis 1980, Matthias Zschokke parvient à harponner l'attention de son lecteur avec presque rien, des observations miniatures. Sa source de contemplation, d'observation et de réflexion jamais tarie, il la trouve dans le temps qui s'écoule. Mais aussi dans le jeu des conventions sociales glaçant l'être dans une comédie des apparences. Son œuvre est traduite en français aux éditions Zoé.

La maladie d'Hodler

omme chaque matin, Ferdinand se lève au 29, quai du Mont-Blanc et regarde le paysage. Au premier plan il voit la rue où passent de rares automobiles et des fiacres. Juste après, les bains publics des Pâquis, édicule en bois posé contre la jetée au bout de laquelle émerge un phare tremblant. Plus loin, découpées au scalpel contre un ciel dont les tourments attisent sa tristesse, les Alpes. Les pentes abruptes des montagnes sont trop lointaines pour en distinguer les couleurs. Il ne voit que des plaques, des coups de pinceau pastel en bleu et rose.

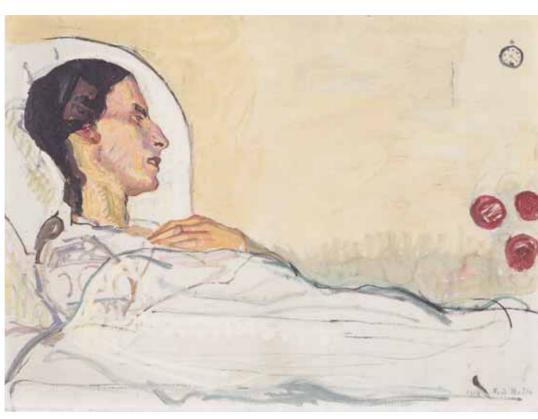
Mais le paysage est ailleurs. En lui. Il le torture, le ronge. Plus encore, il le voit se refléter sur le visage de Valentine.

Il n'y pense guère. Il est soucieux. Lui prépare une tisane, à elle, sa maîtresse, qui déjà s'est allongée dans le jour de la fenêtre, non loin du chevalet.

Elle ne boira pas sa tisane. Son amant est mal, elle le sent. Comme depuis plusieurs mois, depuis le début de sa maladie. Elle pose comme d'autres s'abandonnent, connaissant son destin.

Des mois durant, la scene se repete. La lumière change, transforme les contours, pose des aplats d'ombre qui se substituent à d'autres. Hodler ne sait que penser. Est-ce la lumière ou la maladie qui a si abruptement vieilli son amie? Les deux vont peut-être ensemble. Lumière et maladie. Indissociables. Il repense à d'autres toiles qu'il a composées. Des Guillaume Tell, des guerriers helvétiques pleins de vie, des hallebardiers taillés à la hache. Rien à voir avec le corps diaphane de Valentine. Une anorexie prolongée, une pâleur délavée que le Léman et ses tourmentes glaciales les jours de grande bise ne parviennent à raviver.

Un fétu de paille dans la tempête de la maladie. Il n'y a rien à faire. Par automatisme, il la photographie de ses fusains et de ses pinceaux chaque matin, quelle que soit la lumière. Orage, tempête, bleu immanent, intemporel, saupoudré de nuages frivoles, obscurité trop tôt venue, vent presque noir, froid. Qu'importe. Ce n'est pas un reportage, ce n'est pas une quête morbide ni une expérience. C'est le moyen d'oublier, le moyen de ne pas donner prise au crabe qui couvre et découvre le visage de Valentine dans un jeu de longue haleine où se multiplient les cellules et les croquis.



Hodler ne multiplie pas. Il préfère au pointillisme du cancer de larges zones monochromes pleines de lueurs et de nuances.

Par la fenêtre, il voit passer selon les heures des hommes ou des femmes qui se rendent aux bains publics. La mixité et l'intimité qu'il partage ici avec la maladie et avec Valentine ne sont pas de mise de l'autre côté de la rue. On différencie les sexes par le chronographe ou la géographie du lieu. Forcément, il imagine que toutes ces personnes qui empruntent à petits pas le pont, le Goléron, vers la jetée, sont en bonne santé.

Des bateaux à vapeur passent, des barques, des chalands. On n'en voit jamais aucun sur

Valentine ne traversera jamais la rue. Elle a son rectangle de lumière près de la fenêtre qui s'ouvre sur un balcon en arrondi et s'y blottit, même si celui-là parfois semble faire une énorme flaque claire trop vaste pour son corps. Malgré l'attention maladive de son amant à son égard, elle ressent une terrible solitude. Il lui semble, parfois, regardant glisser du coin de l'œil les soies du pinceau sur la toile, qu'elle finit par s'y engluer.

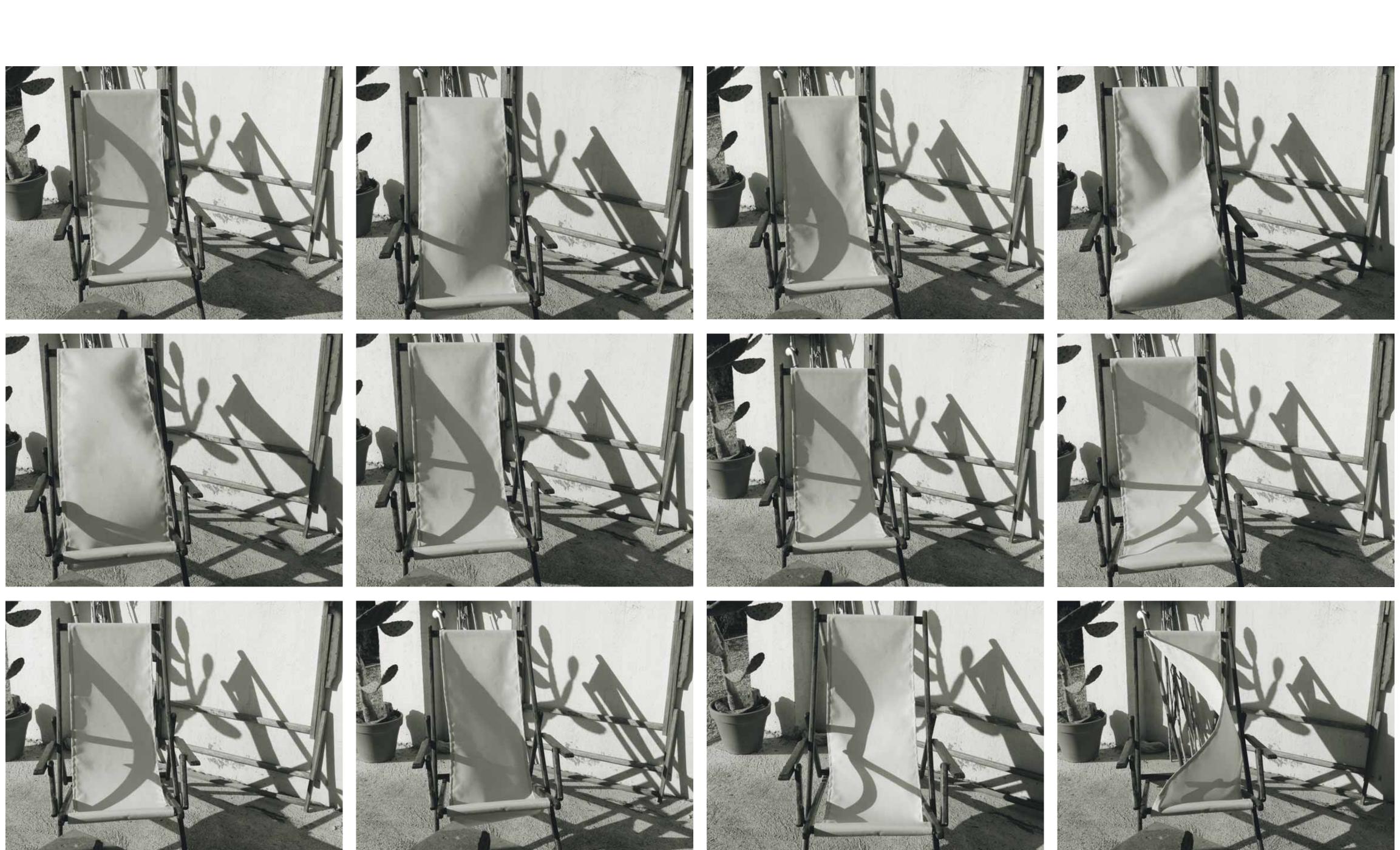
La peinture d'Hodler la couche, l'efface progressivement de sa verticalité et de la réalité du monde. Elle s'allonge pour disparaître et se fondre dans les lignes horizontales du paysage et du Léman.

Derrière la vitre fermée de cette prison, elle découvre une chaleur printanière. Elle n'en a que plus mal parce que ce bref bonheur lumineux éveille une nostalgie qu'elle ne sait contrôler. On devine chez Ferdinand cette même nostalgie mortifère qui l'étreint et le laisse sur le seuil de ses sentiments.

Mais il ne sait rien faire d'autre. Alors il peint, il peint indéfiniment et sans y penser la mort qui s'avance, saisit cet entre-deux si douloureux et pourtant techniquement si mécanique, si inodore, si facile.

La lumière a baissé. Valentine s'est endormie. Depuis longtemps peut-être. Il ne sait pas. Il était absent, parti, logeant un autre atelier, peignant d'autres corps qui font écho à la patrie glorieuse ou des paysages lacustres sensuels. Qui sait? Valentine s'est endormie dans cette collection de portraits vite dessinés. Encore trop jeune, une tisane froide à côté d'elle.

Philippe Constantin



17.04.2006 | Tramontane

12

CARTE BLANCHE

VENTE DE BATTERIES JAZZ, YAMAHA, CANOPUS ET PLUS... 26 RUE DES GROTTES CH-1201 GENÈVE TÉL. +41(0)22 733 47 22 WWW.VENTS-DU-MIDI.CH LUNDI 13H30-18H30 MA-VEN 10H00-12H30 13H30-18H30 SAMEDI 09H00-12H00



14 rue du Léman - 1201 Genève tél. 022 732 31 11 - fax 022 732 19 82 cr.createliers@fase.ch

www.lescreateliers.ch

Ateliers enfants & Après-midi adultes et enfants dès 4 ans Cours et stages créatifs pour jeunes et adultes

Programme 2011-2012 disponible!









LA FIABILITÉ QUE NOUS VOUS OFFRONS

Depuis sa fondation en 1946, Rampini Construction s'est toujours distinguée par son ingéniosité et sa capacité à trouver des solutions. Dans un marché en pleine mutation et toujours plus concurrentiel, offrir une palette de prestations diversifiée conserve toute son importance pour nous, convaincus que la richesse des solutions reste une attente fondamentale de nos clients.

Pour entretenir cette richesse, nous valorisons la polyvalence et la créativité au sein de nos équipes. Il est en outre essentiel à nos yeux de bien comprendre les besoins et les motivations de nos clients, de tout mettre en œuvre pour leur offrir une solution personnalisée et appropriée.

La richesse des solutions, une facette de la fiabilité que nous vous offrons. Elle fait la différence.



FIEZ-VOUS À NOUS!



Rampini & Cie SA - Route du Nant-d'Avril 59 - CH-1214 Vernier - T +41 22 741 90 00 - F +41 22 741 90 90 - courrier@rampini.ch - rampir



Journal des Bains 5 · été 2011

CORRESPONDANCE

15



Photographies Jean Firmann

à Jean de la Fontaine

JEAN FIRMANN

ieu est-il à poils? A poils doux ainsi que le lièvre hirsute & son œil gris fauve en la rosée légère du matin? Dieu est-il à poils? A poils ras ainsi que la fouine dansant furtive par les poutres de la grange tendues de toiles d'araignées où gouttent – là sous les trois tuiles fêlées par la tempête – les diamants tremblants de la dernière pluie, cette suée pure du monde?

Dieu est-il à plumes? A courtes plumes ainsi que le colibri rouge & bleu vibrant au calice juteux si doux de cet amaryllis. Dieu est-il à plumes? A vastes plumes sombres & claires ainsi que l'aigle poussant du haut du ciel vers nous son cri désespéré d'enfant?

Dieu est-il à peau nue ainsi que la limace, le serpent, le crapaud, la grenouille?

Dieu est-il à peau lisse ainsi que la femme et l'homme, ces dangereux ornithorynques diton qu'il créa? Car figurez-vous que le CERN s'acharne aujourd'hui à tenter d'en arracher en ses tunnels furieux, en ses cathédrales de porcelaine, de cuivre & d'acier les plus misérables preuves. Que d'avance je récuse. Car nulle preuve jamais n'a rien prouvé. Car ces savants, plutôt qu'à la souplesse toujours renouvelée des spirales insaisissables du vivant,

saisissables du vivant, ne travaillent qu'à la collision, qu'à l'explosion, qu'au déchirement, qu'au fracassement des particules. Comme si Einstein, pour deviner à l'espace-temps la plus vaste

des courbures, avait exigé des banques qu'elles lui construisent à coups de milliards une machine immense & honteusement souterraine juste pour péter la gueule de sa maman. Comme si l'univers était une bombe. Comme si l'univers jusqu'en ses origines, comme si le soleil même n'était qu'une boule de haine.

Matière noire, toi-même! aveuglé savant par l'orgueil infantile de ton arrogante caste. Boson de Higgs toi-même! physicien amer et dépité de n'être que toi.

Et moi, comme cent millions d'autres, pleurant de sourire, je contemple, ce soir vers vingt heures trente-six de l'heure perfide & menteuse d'été, se couchant, orange feu tirant au rose, le soleil en rase campagne entre les bras presque violets de deux noyers. Bleuissant d'amour, la

nuit venant, comme on l'enseigne encore un peu dans les écoles d'art bien qu'on n'y parle bientôt plus que d'amas d'aigreurs hideuses & de complémentarité colorimétrique.

Mais l'on sait bien aux Bains (des Pâquis surtout) que l'eau ne ruisselle que du haut du ciel, que l'eau véritablement ne vous caresse que du pommeau céleste des douches.

Oui inonde, pluie des cent mille cordes, de tes nappes franches mon corps de grenouille, arrose de tes pétillantes averses mes musculeux membres de crapaud, douche moi de plaisir & jusqu'au rose fort, attendris de clarté ma bourdonnante cervelle. Bleuis de turquoise le torse du nageur qui frangée d'écume franchit, puissant épaulard, la vague au point ourlé si beau & pulvérisé de bulles à la renversante seconde de son glorieux déferlement.

De rive gauche, moi piéton chroniqueur des Eaux-Vives au beau journal des Bains, à vous cultivateurs en rive droite, des Pâquis spongieux d'une autre eau, celle plus trouble, plus turbide mais qui pourtant permet de pondre en son chant sacrément diamantin au crapaud accoucheur les perles du lac, d'humble & sincère colère, je dirai encore ceci.

Oui Genève a deux flancs. Oui Genève nonobstant la course forte & franche du Rhône qui, tellurique, par les trente-six tréfonds la transperce est une ville foncièrement perfide qui clame au monde la douceur de ses rives et l'obtuse gloire de son jet d'eau mais qui, l'air de rien – comme font les Janus & les saintes nitouches – sans cesse couve en ses caves monstrueusement couillues d'or, pour la planète entière les plus noirs desseins.

Alors tant qu'à paraître, je ne pardonne pas, de droite & de gauche à nos hypocrites & conviviaux édiles de n'avoir toujours rien fait pour que la rose des vents géante du parc La Grange* montre enfin aux humbles promeneurs des points cardinaux moins menteurs que ceux que depuis trop longtemps, là-haut vers Frontenex sous les grands hêtres roux, on leur impose.

Enquête finement parachevée, j'affirme ici que les 45 degrés d'erreur de cette table d'orientation menteuse proviennent de l'inculture crasse d'archéologues en chef & en sous-chef qui, par simplisme et par paresse, oublièrent que les Romains certes orientaient nord-sud leurs demeures mais qu'ils calaient les points cardinaux, (comme dans les meilleures librairies, les véritables archéologues l'écrivent), non sur les faces mais bien sur les angles des maisons. D'où les 45 degrés de cette erreur de gamins chassieux grassement payés par les caisses. Il faudra vraiment réparer un jour bientôt ce délire car foncièrement il est aussi vaste qu'imbécile. Pour l'heure, il continue somptueusement de ridiculiser Genève, la cité forte du lac au bout.

Et puis, il est une autre tristesse sacrément lancinante dont je tiens ici, pour éviter tout seul en mes enclos d'en éclater de colère, à vous faire part. Depuis deux ans, nos édiles de gauche et de droite, leurs innombrables lieutenants des jardins, leurs agents chlorés des fontaines se sont démultipliés au cœur le plus sensible du parc La Grange, toujours si beau, toujours lui-même – tel que l'offrit à la Ville & à tous ses habitants présents & à venir, il y a deux siècles déjà, le très magnanime William Favre – se sont démultipliés donc à grands frais pour rénover la vieille Orangerie. Or voici maintenant que le travail est terminé.

L'Orangerie rénovée est impeccable et toute superbe. Les orangers, les bananiers, les oliviers & les fruits de la passion – s'il s'en trouvent encore – pourront y couler des hivers presque aussi beaux qu'aux rives aimantes & douces de Méditerranée. Les artistes de théâtre pourront dans des conditions parfaites sur la petite scène de rêve équipée superbement, pousser sans restreinte leurs cris les plus hyperboréaux, enclencher leurs lumières muettes parlantes, monter leurs chants les plus dourloudous.

Mais tout autour vocifère une catastrophe. Car de macadam sec & noir, de goudron brutal, d'asphalte hideux & niais, on a systématiquement assassiné l'espace. Comme si l'herbe et les fleurs n'étaient pas la cravate la plus tendre qui flotte & batte au cou veiné de bleu du peuple. Comme si le Portugal ne comptait pas encore, inventifs & passionnés les meilleurs et les plus vibrants paveurs du monde. Ah! la beauté sensible dont on aurait dû bénir ce fabuleux jardin!

Honte frontale à vous édiles de droite et de gauche! Tristesse durable à vos lieutenants médiocres des jardins! Sécheresse en bouche à vos agents recyclés de l'eau circulaire et vicieuse, à vos agents de l'eau pourrie des fontaines de n'avoir pas restitué à ce lieu sa vivante & originelle splendeur. Il n'en reste plus rien.

Que l'aplat brutal et sans vie d'un immense parking, que le cancer galopant d'un tarmac méchant & mort où les véhicules des ayants droit pourront juste laisser impunément pisser immondes & jaunâtres leurs saintes huiles. Extrême onction de saint Rikiki à genou, place vendue des âmes mortes.

* Voir «Le nord perdu de William Favre», *Journal des Bains* 1, printemps 2010.

BAINS D'AILLEURS

Journal des Bains 5 · été 2011

Sentô, bains publics japonais

C'est donc à moi, un Fribourgeois, qu'il revient de parler des bains japonais! Il est vrai que j'ai vécu six ans au Japon tout au début des années septante. Du bain hebdomadaire de ma jeunesse avec mes cinq frères et sœur (sans changer l'eau) au bain quotidien du *Sentô* japonais, le changement fut aussi radical que la différence de culture dans laquelle j'avais mis mes pieds d'Helvète.

PASCAL KRIEGER

l'époque, peu de Japonais avaient leur salle de bain privée, et les bains publics (Sentô) étaient nombreux et très fréquentés. Une cuvette en plastique sous le bras, contenant une petite serviette en nylon, un linge plus grand pour me sécher, un morceau de savon et un shampoing, je pris vite l'habitude de me rendre au Sentô du coin chaque soir avant d'aller me coucher.

Devant le bâtiment d'architecture traditionnelle comportant deux entrées, il me fallut rapidement mémoriser les deux idéogrammes pour «femmes» et «hommes» afin de ne pas me retrouver du mauvais (c'est tout relatif) côté des bains. Pénétrant ensuite dans le vestiaire dont le sol était couvert de tatamis, je choisissais un petit casier pour y entreposer mes vêtements, puis, la clé du casier autour du poignet, j'entrais dans la salle des bains proprement dite. A l'entrée, je payais mon dû (1 franc 50 à l'époque, proche des 5 francs aujourd'hui) au préposé qui siégeait sur le Bandaï, sorte de haut pupitre donnant sur les deux côtés, femmes et hommes. Ce monsieur, impassible, gardait le visage immobile mais les yeux beaucoup moins, me sembla-t-il. Mais très vite, une cloison d'environ deux mètres de haut nous séparait du sexe opposé.



J'observais bien ce qui se passait autour de moi pour ne pas commettre d'impair. A cette époque, peu d'Occidentaux vivaient au Japon et, aux regards qu'on me lançait, peu de Japonais en avaient vus en costume d'Adam. Il fallait d'abord s'accroupir devant deux robinets à environ 20 cm du sol carrelé, un d'eau chaude et un d'eau froide. Je me lavais les cheveux, me frottais énergiquement, me rasais, me brossais les dents et me curais les ongles. Propre comme un sou neuf, je me dirigeais, non sans appréhension, vers un des grands bains, en évitant de trop m'approcher de l'eau qui coulait sans discontinuer car à cet endroit elle atteignait facilement les 50 degrés. Après m'être immergé (la profondeur n'excède pas un mètre, en général), j'attendais patiemment que la température de mon propre corps m'enveloppe d'une protection éphémère de 45 degrés, à condition que le prochain visiteur ne rentre pas dans le bassin trop énergiquement (ce que je faisais à mes débuts, m'attirant des regards noirs). Les dix minutes suivantes, suant à grosses gouttes, je regardais la fresque murale représentant, comme dans la plupart des Sentô, le mont Fuji entouré de pins.

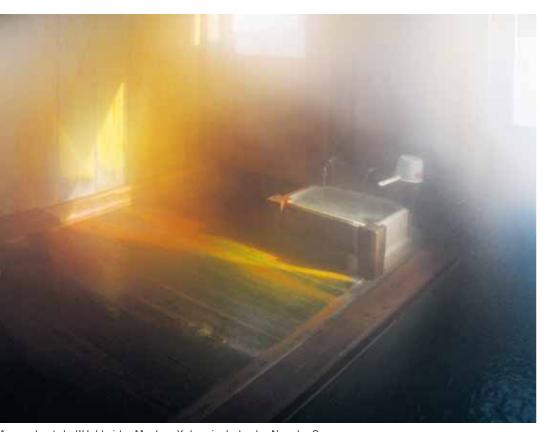
Une fois sorti du bain, je me rinçais à nouveau puis repassais aux vestiaires pour me sécher en papotant avec des voisins que je reconnaissais. En quittant le *Sentô*, la moiteur de l'été me paraissait plus fraîche et la rigueur de l'hiver plus supportable. Un plat de nouilles et

une bonne bière complétaient ce rituel journalier qui m'a toujours paru une excellente mise en condition pour une bonne nuit de sommeil.

Le *Sentô* n'est pas à confondre avec le *Onsen*, source naturelle d'eau chaude qu'on trouve à de multiples endroits au Japon. Pour les *Onsen*, le rituel est identique sauf que l'on ne se rince pas après, conservant les particules bénéfiques de l'eau sulfureuse sur la peau pour le restant de la nuit.

Aujourd'hui, les *Sent*ô se font plus rares. Le niveau de vie des Japonais s'étant élevé sensiblement avant la crise des années 1990, nombre d'entre eux ont leur propre *Ôfuro* (autre nom pour bain). Ils y gagnent ainsi en intimité mais y perdent en convivialité car cet instant magique de la journée, tout en relaxation, est très propice aux échanges aimables entre voisins.

Revenu à Genève, je me suis empressé d'écrire à mes amis japonais que je disposais dans ma ville superbe d'un *Sent*ô dont ils n'avaient pas idée, les Bains des Pâquis avec, comme fresque murale, le Jet d'eau de la ville et le Mont-Blanc, *on live*! Cette année, d'ailleurs, une quarantaine d'entre eux comptent bien venir vérifier mes dires, amenant leurs pinceaux le samedi 8 octobre pour faire goûter aux «amis des Bains» les joies de la calligraphie japonaise dans le cadre d'une exposition au temple de Saint-Gervais et dans la salle paroissiale du même nom.



Au nord-est de l'Hokkaido, Meakan Kokuminshukusha Nonaka Onsen



Au sud-ouest du Kansai, à Shirahama, le Kaishu Hotel Onsen

J'ai oublié le mont Fuji

ai oublié les cerisiers en fleur de Kyoto et les monts Ishikari d'Hokkaido, étagés en rizières comme des kimonos mis à sécher sur des carrés de verdure. J'ai oublié combien ce pays appartient à l'eau, tant, que parfois elle fait mine de le recouvrir d'une vague emblématique autant que destructrice.

Il est des contrées certainement bâties sur le dos d'un oiseau ou d'un éléphant, des cosmogonies qui évoquent le serpent ou la mygale.

Le Japon n'est ni aérien ni terrestre, malgré les fleurs roses et blanches des cerisiers qui semblent toujours s'envoler dans un printemps éternel, malgré les ourlets ouatés de neige qui soulignent les pentes d'un volcan, malgré son bourdonnement affairé de ruche, malgré ses forêts millénaires de conte qui font le pont entre une herbe trop tendre et des contreforts pelés.

Le Japon s'est construit sur l'échine d'un poisson énorme, reléguant au néant ceux d'Hemingway et de Ramuz.

Le Namazu dort, tapi au fond de l'océan. Heureusement. C'est à peine si l'on sent ses moustaches de poisson-chat frémir de temps en temps en de microscopiques tempêtes.

Mais nos existences aussi sont microscopiques. Le Namazu parfois se réveille, énervé de la bêtise des hommes et se contorsionne, créant tremblement, stupeur et tsunami.

C'est un bain impromptu que peu apprécient. La vague se gonfle, enfle, rasant tout sur son passage. La terre s'ouvre, non pour laisser passer un peuple élu, mais pour l'engloutir.

C'est peut-être pour cela que les rites du bain sont ici si importants. La purification est incontournable, essentielle au shintoïsme. Et celle-là passe par l'eau, par la lustration, sous une cascade ou dans une vasque thermale naturelle. On ne pourrait imaginer le Japon sans ce rituel immuable du bain.

Les burakumin, eux, ont moins de chance. Ce sont les impurs, les intouchables, les étahinin, les très sales, les descendants des parias de l'ancien gouvernement militaire du Shogun. On dirait que typhons et raz-de-marée sont leurs seules consolations. Des gens sans race, sans ombre, sans relief. Leur histoire les relègue à n'être que la frange d'un tissu social dont ils sont exclus. On les imagine mal se faire étriller la peau dans l'étuve en compagnie de ceux qui prétendent appartenir à une caste supérieure, le fut-elle que d'un vague sentiment intemporel.

Ils n'ont nulle place ici, nul futur, sinon peut-être celui de s'embrigader dans les triades des yakuzas pour échapper à une condition Journal des Bains 5 · été 2011

GENÈVE-LES-BAINS

Le Rhône, nouveau mode d'emploi

La baignade fluviale, c'est pour cet été déjà, grâce à quatre nouveaux accès à l'eau.



Au sud de l'île de Yakushima, Hirauchi Kaichu Onsen

Photographies Fausto Pluchinotta

sans condition. Autrement, comme en Inde et ailleurs, leur origine les relègue à être le pont entre la vie et la mort. Quel destin plus glorieux pourtant que d'être les charrons d'un Styx nippon, naviguant entre deux mondes aussi obscurs l'un que l'autre. A leur façon, ces intouchables touchent pourtant au divin à chaque geste, plus que les prêtres qui n'ont que des mots dont ils ne connaissent plus le sens, pour ne plus en être les artisans, pour ne plus connaître la terre ni le corps.

Je ne comprends pas. J'ai oublié. Comment peut-on confier ses morts et leur corps à de prétendus impurs, à ceux que l'on ne rejette pas seulement dans les tâches les plus dénigrées mais que l'on rejette tout simplement?

Serait-ce que notre dernier souffle venu nous condamne à une insane poussière qui prétériterait le vivant à la salissure? Est-ce pour cela que nous collectionnons des objets inutiles et des bibliothèques? Est-ce pour cela que nous n'avons que nos souvenirs pour pleurer nos morts ou nous souvenir?

J'ai oublié le mont Fuji et ses neiges éternelles, j'ai oublié les cerisiers aériens trop romantiques et prometteurs de trop promesses, j'ai oublié les geishas étreintes dans l'étroitesse de leurs socques de bois et leur masque de céruse. Je ne pense plus.

Je me souviens seulement de l'eau, partout, dévorante, effroyablement tourmentée sous les ébrouements du Namazu, de cette eau qui enivre, qui recouvre tout de sa puissance et laisse nos bains, ici, ressembler à un bocal de poissons rouges, dans l'attente de nos morts et d'une cosmogonie plus marine.

Philippe Constantin

a lac n'a bientôt plus le monopole de la baignade naturelle à Genève. Il faudra désormais compter sur le Rhône, nouvelle destination des accros de la nage en eaux vives. Les débutants s'abstiendront de cette pratique relativement sportive : le courant peut se faire capricieux, et les dérives lointaines. Avec des palmes, c'est plus sage, quoique...





L'été dernier, quatre échelles avaient été installées un peu à la hâte le long du sentier des Saules pour permettre aux intrépides plongeurs du pont Sous-Terre de sortir de l'eau plus facilement. Cette année, on passe à la vitesse supérieure!

Quatre aménagements sont en cours de réalisation sur le fleuve et ses berges. Ils seront praticables cet été déjà, ce qui surprend, quand on sait le temps que prennent les projets à se concrétiser. C'est que le service de renaturation des cours d'eau, Alexandre Wisard en tête, a déployé une belle énergie pour donner aux citadins l'accès au Rhône.

En septembre 2010, il a réuni autour d'une table le service nature et paysage, ADR architectes et l'ingénieur Jean-Pierre Cêtre, qui participa en son temps à la rénovation des Bains des Pâquis. Ensemble, ils ont mis au point un programme qui a rapidement obtenu le feu vert de l'administration cantonale.

De quoi s'agit-il au juste? On ne parle plus ici des bains fluviaux avec buvette conviviale et gestion associative, tels que demandés par les socialistes dans une motion déposée en février 2010 au Conseil municipal. Ce que les Genevois vont inaugurer le 21 juin, lors d'une belle fête populaire, ce sont des espaces simples

et pratiques pour se tenir près ou sur l'eau. Des pontons ouverts à tous, baigneurs, piqueniqueurs ou contemplatifs.

Où vont-ils se situer? Le ponton le plus important se trouve en aval du pont Sous-Terre, sur la rive droite du Rhône. Disposé parallèlement au sens du courant, il est relié à la terre ferme par la petite estacade qui existe déjà au pied du parc de la Maison rose. Cette construction en bois de 35 mètres de long sur 3 mètres de large repose sur des pilotis métalliques, quelques centimètres au-dessus du Rhône, et elle est dotée d'échelle pour entrer ou sortir de l'eau. Le rapport au fleuve se veut sans entraves, sans surveillance

Sur la rive gauche, même type d'intervention, mais en version plus réduite. Un ponton de 25 mètres de long sur 2 mètres 50 de large prend place à la hauteur de la rue du Quartier-Neuf, le long du sentier des Saules. Il s'appuye sur les berges qui ont longtemps été en triste état, envahies de crottes de chiens et de déchets

divers. Pour l'occasion, la Ville de Genève réaménage le secteur pour en faire un espace plus vert et plus riant.

La troisième plateforme se situe plus loin sur cette rive, entre le dépôt des TPG et le canoë club de Genève. Il y a là, en contrebas



du chemin, des blocs de pierres relativement peu avenants. On y a mis une structure métallique sur laquelle repose un platelage. Le lieu est retiré, plaisible, troublé par quelques aboiements. Pour la trempette ou la pause lecture, c'est l'idéal.

Et presque en face, sur l'autre rive, une installation artistique va se faire à la hauteur des enrochements artificiels. Un mur s'avance en diagonale et en toute simplicité dans l'eau pour créer une zone plus propice encore à la baignade.

Le coût total des travaux pour ces quatre accès à l'eau se monte à 500 000 francs, pris en charge pour moitié par le service de renaturation des cours d'eau et par la Capitainerie, au Département de l'intérieur et de la mobilité. Merci à eux! Signé: les baigneurs reconnaissants.

Françoise Nydegger

18

A Piogre et à diot (suite)

PHILIPPE CONSTANTIN

e bakouni s'en retournait au port en pestant. Si la belle qu'il avait à peine écumée quelques instants plus tôt avait bien ressemblé à un malakoff, croustillante et dorée à l'extérieur, fondante et brûlante dedans, elle l'avait cependant allègrement délesté des bénéfices de sa pêche et fait démâter plus vite qu'il ne l'aurait voulu. Sa voile si orgueilleuse en arrivant, battait flasque maintenant dans la cale de son falzar. Il avait pensé négocier cette bordée contre une prise ou deux, voire au pire par quelques perches en pantalon. Mais il se trouvait à cette heure d'allumer les falots, le paillot plus vide que ses bourses. Il gardait dans la bouche le goût de son huître, qui elle au moins n'était pas faite d'écailles de vengerons. N'empêche, il avait monté trop tôt son pavillon et dans la folie de la régate avait promis plus qu'il n'avait. Par derrière ses mots couillus et son verbe haut en couleur, son baromètre avait chuté d'un coup, comme si on lui avait pendu à la vergue les pierres du Niton. Il faisait moins le fier dès lors. Elle l'avait hameçonné, ferré, vidé, écaillé et cuit plus rapidement qu'il n'aurait su le faire d'une corégone.

Il aurait mieux fait de caouater son bonhomme de chemin jusqu'au café de la Borne, ce lieu mythique du milieu du lac où il aurait peut-être vidé une channe avec un de ces ouan-ouans goitreux de Lugrin.

Le phare, proche, annonçait un avis de grand frais. Il voyait les barques rentrer au port, prises dans la tourmente d'un vent sud/sud-ouest de mauvais augure et le ciel bas et noir se ramasser sur lui-même. Une cochère filait, les voiles croisées, en oreilles de lapin. Il tanguait sur la jetée, envahi de nostalgie d'avoir débarqué à terre pour jeter l'ancre et délester ses ballastes alors qu'il aurait pu se mesurer aux éléments, courant sous la bôme et son vit de mulet pour se rapatrier vers sa cabane.

Il fouilla le fond de ses soutes, heureux d'y trouver encore les quelques thunes d'une vente de trois poissons qui fumaient, imbriqués les uns dans la gueule des autres, à la queue leu leu, comme une poya en dentelle de papier.

Il tapota sur le carton du paquet de cigarettes une Gitane jaune de maïs.

Il se sentait le gosier en cale sèche et décida d'aller se requinquer d'une pocheuse, sorte de bouillabaisse locale et d'écluser jusqu'à la ligne de flottaison une piquette de chasselas dans un bouge d'acrobates.

Au sortir du claque à tapin, où il s'était fait pirater ses derniers deniers pour un vinaigre qui lui avait tourné l'estomac en bouline, il se sentit chavirer. Il regardait le lac sans savoir si les vagues battaient en lui ou sur la grande gouille d'aspect sale et grise pour l'heure. Il tangua un peu, se reprit, s'abandonna encore au roulis, allant de bâbord à tribord, le pilote automatique branché jusqu'à ce qu'il se drosse contre l'écueil d'un trottoir, la quille brisée d'avoir trop baisé et les poches aussi vides qu'une vessie de brochet.

Il jura par tous les sabords, qu'on ne l'y reprendrait plus à venir aux Pâquis, juste avant de s'endormir dans une molasse sans rêve.

Fraîcheur de féra fumée aux courgettes et glaçons dans la culotte

JÉRÔME ESTÈBE

n ne voudrait pas vous raconter nos petites misères. Mais il y a des choses impossibles à taire. Le D' Slurp s'est fait un gros bobo au sacrum, ou peut-être au coccyx, là en bas où c'est rond, au niveau de la carcasse culière. Comprenez que l'auteur de ces lignes ne peut plus s'asseoir. Il a la lune qui pleure, le joufflu foutu, le tutu en deuil. Parle à ma

tête... Forcément, il a dû s'inventer des stratagèmes pour vivre sans gémir. Comme par exemple de quitter le lit à quatre pattes et à reculons, ce qui manque un tantinet de majesté.

La gente médicale, quant à elle, s'est montrée très aimable quoique circonspecte. «Evitez de vous asseoir», a conseillé prudemment la doctoresse. «Asseyez-vous sur des choses molles», a tergiversé le physio. «Mettez-vous des blocs gel pour glacière dans le slip», a tranché l'ostéo. Quelle perspective rafraîchissante! Jamais on n'aurait imaginé se remplir la culotte de glaçons, en dehors des heures de rut bien sûr.

Fort heureusement, ce handicap postérieur n'entrave en rien le hobby favori de Monsieur du Cucassé, mèzigue donc. Soit la cuisine

rigolote. C'est debout, et sans grimace, qu'il vous dégaine sa salade de courgettes à la féra fumée et amandes amères, plat lutin autant que tonique, réalisable en quelques minutes et sans se casser les fesses.

Pour quatre becs en entrée, remplissez votre panier de quatre

Top Slurp

radis, trois courgettes, deux petits filets de féra fumée, une orange, un citron et quelques amandes amères.

Rôtissez les amandes à la poêle sans matière

Zestez la moitié de l'orange, blanchissez les zestes quelques minutes

A l'économe ou à la mandoline (mon petit bambinooooo), détaillez les courgettes en minces rubans.

Virez la partie centrale pleine de pépins. Les cochons d'Inde adorent. Au couteau, divisez ensuite lesdits rubans en trois dans le sens de la longueur.

Tranchez le poisson en petites bouchées, sans faire de carnage, s.v.p.



Emincez les radis en rondelles.

Au fond d'un saladier enfin, concoctez une vinaigrette incisive à l'huile d'olive et au jus de citron. Il en faut une bonne dose pour taquiner l'affaire.

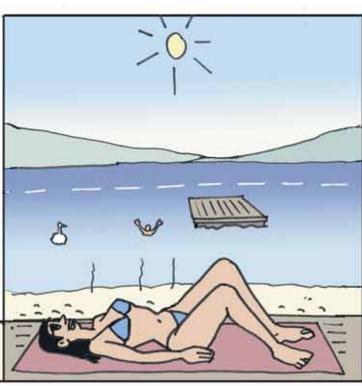
Touillez-moi le tout avec souplesse et prudence.

Le tout sans s'asseoir, bien sûr.

http://jeromeestebe.blog.tdg.ch





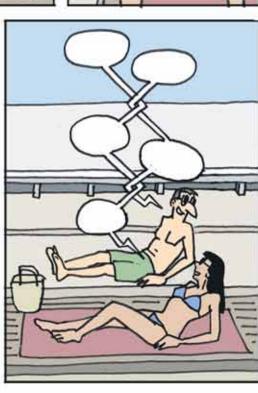
















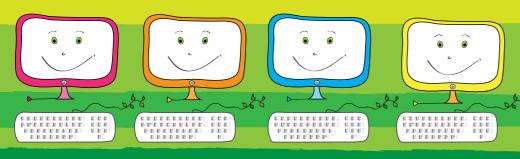








20



Ordinateurs dès CHF 180.--

Avec écran plat, clavier et souris

Garantie un an

Ordinateurs recyclés et revalorisés pour une société plus durable

www.realise.ch





Zone industrielle des Acacias 022 308 60 10 serviceinfo@realise.



Maman prévoit tout!

Nathan

Si l'un de mes parents venait à disparaître ou devenait invalide, avec la rente FSMO je pourrais poursuivre mes projets d'avenir.

FSMO: 130 ANS DE SOLIDARITÉ

Même le pire...

C'est parce que "ça n'arrive pas qu'aux autres" que plus de 4000 parents adhèrent à la Fondation FSMO créée en 1872. Aujourd'hui, une équipe de bénévoles compétents poursuit cette œuvre parce qu'ils croient à la solidarité que seule une mutuelle sans but lucratif est en mesure d'offrir à des conditions accessibles à tous.

Rentes mensuelles	Cotisations mensuelles AGES D'ENTRÉE		
par enfant	-35 ans	35-45	45-55
250	4	5.50	14.50
500	8	11	29
750	12	16.50	43.50
1000	16	22	58

Rente jusqu'à 1000 frs par mois

Par personne et par enfant.

Ça n'arrive pas qu'aux autres!

Vous aussi, cotisez dès maintenant auprès de la Fondation FSMO.



espace-terroir.ch

le goût de la proximité

Découvrez nos paniers de fruits et légumes de la région

En association avec l'Union Maraîchère de Genève, la coopérative des producteurs du canton

Tandem (1-2 personnes) **Conventionnel CHF 19.90*** Bio CHF 29.90*



Famile (3-4 personnes) **Conventionnel CHF 29.90***



🕨 flexibilité 🏓 livraison à vélo

Plus d'information au 022 827 40 50 et sur www.espace-terroir.ch

fraîcheur

* Frais de livraison non compris : CHF 6.- en Ville de Genève et Carouge, CHF 7.- hors ville / CHF 2.50 en points de distribution. Nos paniers sont proposés par lots de 10 ou 20 + 1 et sont livrés à raison d'un panier par semaine. Semaines de livraison à choix. Notre service est disponible sur le canton de Genève et sur La Côte jusqu'à Nyon.

Journal des Bains 5 · été 2011 PORTRAITS LACUSTRES

Les voyageurs des Bains

Il est basané, elle est blonde. Il travaille à l'année, elle est saisonnière. Mais Hamid et Jessica ont un point en commun. Tous deux sont des voyageurs qui ont, un jour, posé leur bagage aux Bains.

FRANÇOISE NYDEGGER

ous les matins, quand j'ouvre les yeux, je me dis qu'il faut profiter de la vie, pleinement!» Hamid est un sage. A le voir si présent et discret à la fois, on ne peut imaginer les hasards de la vie qui l'ont fait atterrir aux Bains, en 1996. Hamid Chidmi est né au Maroc, il y a 47 ans déjà, dans une famille de sept enfants. Le garçon a des dispositions pour les études, tout lui sourit. A 19 ans, à l'heure de faire ses choix entre différentes filières universitaires, il passe le concours pour devenir pilote de chasse à l'Ecole royale de l'air. Il le réussit haut la main. Il est alors embrigadé, un peu à son corps défendant. Car le jeune homme est partagé entre son rêve de petit garçon, fan de Saint-Exupéry, et son aversion pour la discipline militaire. Pendant plus d'un an, il suit la formation qui fera de lui un officier, et pilote même un avion-école suisse, le monomoteur

Un jour pourtant, en revenant de la zone sud du Maroc, il demande sa libération. Sa conscience ne lui permet plus de rester dans l'armée. Il sautera le mur, puisqu'on ne l'autorise pas à partir. Le déserteur sera mis aux arrêts, avant d'être finalement libéré de ses obligations par un conseil de discipline.

Le retour à la société civile n'est pas simple. Sans aide financière, Hamid ne tient pas le coup longtemps, entre les petits boulots alimentaires et ses études de physique et chimie. Son avenir n'est plus au Maroc. A 25 ans, il tente donc l'aventure de l'Europe, un billet Interrail en poche. Après l'Espagne et la France, il débarque à Genève. Et c'est complètement par hasard qu'il choisit de sortir de la gare côté Montbrillant, où le parc des Cropettes lui tend les bras. Il fait alors une rencontre décisive, celle des gens de l'Ilot 13. L'étranger se sent enfin accueilli, il s'arrêtera là.

Son premier salaire, il le gagne en portant le drapeau de la fanfare de l'Ilot 13, avant d'effectuer des petits boulots pour Etat d'urgences, puis pour l'Usine qui vient d'ouvrir ses portes. Hamid fera partie d'un petit groupe chargé de désamorcer les conflits inhérents à ce haut lieu de la vie nocturne genevoise. Et c'est justement pour ses capacités à «calmer le jeu» qu'il est repéré par Philippe Sauvin, alors directeur des Bains des Pâquis. Il lui propose de travailler comme «médiateur-conciliateur» pendant un mois d'été. Il y a du boulot, car alcool et soleil n'ont jamais fait bon ménage. Hamid partagera dès lors son temps entre l'Usine et la plage, avant de s'y impliquer totalement en 1997.

En passant de la vie nocturne à la vie diurne, l'employé s'est refait une santé aux Bains. Il ne les a plus quittés depuis. Il a poursuivi sa formation à la médiation, a passé son brevet de sauvetage et a été engagé à l'année. Ce père de famille est aujourd'hui responsable de jour pendant la saison estivale. Il porte désormais un œil attentif et amusé sur ce monde balnéaire. Tout compte fait, Hamid préfère de loin l'eau à l'air.





Photographies Philippe Constantin

a fait pas mal d'années que je ne m'étais plus imposée de rester si longtemps à la même place!» Entendez par là à Genève, et plus spécialement aux Bains des Pâquis, où Jessica Mayoraz travaille comme caisse-vestiaire depuis 2010. La voilà désormais «saisonnière», de début mai à fin août, à temps partiel, ce qui lui laisse encore assez d'énergie pour développer d'autres projets qui lui tiennent à cœur. Pour cette bougillonne libre comme l'air, un tel emploi est une aubaine.

«J'adore ce genre d'entreprise où tu peux travailler de manière indépendante et où tu peux t'exprimer» relève cette jeune femme de 27 ans, qui a déjà bien roulé sa bosse. «Beaucoup de choses se discutent ici, ce n'est donc pas un boulot traditionnel.» Elle apprécie particulièrement le côté social, populaire et culturel du lieu. «Mais pour s'y sentir bien, il faut prendre des initiatives.»

Car ce n'est pas tout de nettoyer et d'assurer la bonne tenue des lieux. Il faut aussi apprendre à gérer des situations de conflit. Normal, quand on imagine le monde qu'il peut y avoir certains jours aux Bains. La caisse est la zone de conflit par excellence. Lorsque les gens ne veulent pas débourser 2 francs pour entrer, c'est toujours la soupe à la grimace, les excuses bidon, les tentatives de fraude et même les insultes. Les cours de médiation suivis avec les autres employés lui

sont utiles, dans ces cas là. «C'est une véritable école de vie!»

Jessica est née à Sion et a grandi à Genève. Ce n'est pas pour autant qu'elle a des souvenirs d'enfance aux Bains. Elle les découvre à un retour de voyage, lorsque le besoin d'argent se fait sentir. C'est que la jeune femme a beaucoup bourlingué. «Je suis une aventurière » lâche-t-elle presque en rigolant. Sa route l'a conduite à plusieurs reprises en Amérique centrale, puis au Pérou et en Inde. Des mois entiers passés dans des régions reculées pour prendre la température des lieux et étudier les plantes. Car il en faut, du temps, pour les mettre en terre, surveiller leur croissance et connaître toutes leurs vertus.

Pas étonnant dès lors qu'elle cherche à se former dans le domaine de la santé, les jardins, la nature. Une passion qu'elle cultive déjà au Cannelet, vers Chancy. Avec les autres membres de la nouvelle association «Washumita Wasi», Jessica loue un terrain de près de 5000 m² pour y faire grandir des légumes et des plantes médicinales. Un endroit assez grand pour lui permettre d'expérimenter des plants et des savoirs rapportés de ses voyages.

Aux Bains, cette jeune femme entreprenante verrait bien d'autres expériences à mener, comme la création d'un jardin aquatique. Où elle et d'autres mains vertes pourraient faire pousser des tomates sur le lac. Des tomates sur le lac? Pourvu que l'idée fasse son chemin!

Les aubes musicales ont repris!

Nous serons plus de cent. A venir à pied ou à vélo des huit coins de Genève, un essaim recueilli, bientôt atteint d'addiction.

JULIANE MAYOR http://selfishandchips.com

ertes, nous avons raffolé des fondues au champagne aux Bains des Pâquis, circonvolutions effervescentes de Crémant dans la masse mousseuse, près du feu de bois dans la cabane. La scansion parfaite des cabines, leur graphique bleue pâle nous ont aidés à traverser l'hiver. Saunas et hammams ont pareillement su faire fi de notre spleen, passer au rouleau une couche de peinture sur les fleurs

Or l'eau est désormais plus claire autour des cubes de béton qui, depuis 1932, servent de bracelets à nos bacchanales. La frondaison des platanes se garnit, linges éponges et diverses paires de seins saillissent derechef parmi les rameaux de lauriers, on peut voir le verre de jus de gingembre à moitié plein.

Et renaître à nouveau.

Pour cette cuvée encore, la programmation des Aubes sera bigarrée. Ecouter du flamenco dans l'opale des rives lémaniques, fort loin des caves cendrées de Cadiz, est une expérience particulière. Les franges sanglantes sur la dentelle noire relatent néanmoins les mêmes idylles déchirées, l'exil des berceuses juives et la semelle en cuir cloutée des chaussures Gallardo claque sur la digue.

A six heures du matin, les enseignes de Piaget, Tissot et Cartier sont des lucioles évanescentes. Les instruments s'accordent, des téléphones vibrent, «où es-tu ?... tu m'en prends un? Du lait mais sans sucre». Les boissons chaudes sont gratuites, beaucoup de café brûlant se fait laper. Nous sommes tous passablement léthargiques, les enfants, les retraités, des messieurs en cravate qui calent quelques notes avant une journée de colloques, des couples, des casquettes et un panama de paille colorée, des nez arqués, un tandem de tresses africaines en couronne, des foulards de Bénarès. L'audience filme, presse les lèvres, grisonne, croise les bras avec un chapelet d'edelweiss sur les bretelles, se rapproche du conjoint dans un froissement de Gore-Tex. Nous sommes assis sur ces chaises métalliques toujours un peu froides, par terre



Photographie Marius Durand

ou sur la membrane bitumineuse des toits plats, laissant pendre nos jambes contre la chevelure crépue d'un yogi peint à l'aérosol.

Dans l'air mauve se dressent les micros comme d'élancés échassiers et au sol, des fils s'entortillent. Vipères électriques parmi les mégots, d'éparses plumes et une profusion de tasses au marc prometteur. Un bouquet de veines saille sur les muscles crayeux d'un clarinettiste. Mes pensées lézardent entre les cordes d'une harpe, plus rien ne compte. Une pincette protège les octaves de la brise et les fanions du phare s'agitent en un ballet presque tibétain.

Pendant que des foulques se regardent à la loupe dans l'humidité ascendante, les moucherons volettent frénétiquement sans respecter la rythmique et des anatidés mépris sortent le bec du duvet pour tenter de séduire les cols de cygne brillants des saxos.

Le soleil perfore enfin la colline, l'astre tiède allonge ses stries fines et laineuses dans le ciel où chaque nuage est tracé au fusain puis ourlé d'ambre. Une raie plisse les flots telle une traînée de fard. Nous imaginons le frai des perches, nous aussi désirons l'amour. Malgré la peur de se noyer.

Les bus se mettent à rouler et, peu à peu le reste de la ville se réveille mais c'est à nous qu'appartient l'avenir. Un ultime pizzicato sur le corps nu de Man Ray, on fait alors trois brasses dans la soie lacustre. De ce frôlement d'algues pointent une idée certaine du bonheur, puis des envies de tartines.

3-4 JUIN

L'Histoire du soldat Strawinsky-Ramuz Solistes de l'Ensemble instrumental romand **Direction Eric Bauer** Vincent Aubert, comédien

5 JUIN Guitare et chant (classique) Stéphanie et Mathieu Varnerin

Carte blanche à l'AMR 10: The Flying Dutchmen 11: Fr. Tschumy pédalo steel 12: Strings & Wood

17-18 JUIN Carte blanche à l'AMA 17: Pablo Aubia (jazz latin) Pablo Aubia, guitare Orlando Poleo, percussion Emmanuel Massarotti, piano 18: Valentine Mercier (classique)

19 JUIN Feux d'artifice G. F. Händel Hautbois, bassons, trompettes Musiciens CEGM

24-25-26 JUIN Carte blanche au Conservatoire populaire de musique, danse et théâtre

Mich Gerber & öfföff productions « Danse autour de...» Spectacle musical

Poe&mo (inclassable) Marina Salzmann, voix Thierry Clerc, guitare

Danse africaine avec un orchestre et un animateur pour faire danser le public

10 JUILLET Violeta Hodgers Quartet (jazz)

15 JUILLET

Goylem (musique klezmer) Michel Borzykowski, saxophones 20 A0ÛT Bianca Favez, violon Patrice Mugny, accordéon

16 JUILLET

Carte blanche à l'AMA Dieter Nanz (musique japonaise et chinoise)

17 JUILLET Le duo N'imPorte Quoi (inclassable) Koko Tailor et Sylvain Fournier

22-23 JUILLET Les pieds dans l'Aube Concert-performance de Jerrycan

Fabio Bergamaschi, danseur et Jerrycan Scénographie: Stefan Lauper

Germain Umdenstock, musicien

29-30 JUILLET Marc Liebeskind **Drizzle Droplets** & Gende Revolution

Le Retour de Ganga (conte musical avec danse kathak)

Les pieds dans l'Aube Concert-performance de Jerrycan

5 AOÛT Swing de fou (New Orleans)

6 AOÛT

Amrat Hussain Trio (musique indo-afro-américaine) Amrat Hussain, tablas, voix Yves Perrin, guitare, boucles Gregory Jouandon, batterie, percussions

Giorgio Conte, guitare et chant Walter Porro, accordéon

La tasse (spectacle musical) **Etienne Privat, chant** Julien Paillard, accordéon Luis Alberte, Jacques Vincenti, Philippe Clerc, saxophone Jean-Luc Riesen, contrebasse Lorena Parini, percussions

19 AOÛT

Julien Paillard, accordéon solo

Ecole de Samba Union de Genève avec un orchestre et un animateur

pour faire danser le public

Les Mystères de l'Ouest (jazz) Florence Melnotte, piano Nelson Schaer, batterie

Jean-Jacques Pedretti, trombone

pour faire danser le public

Le groupe Paul K et l'association « Pour le Bal » proposent un bal folk festif avec un orchestre et un animateur

27-28 AOÛT Pascal Schaer et Patrick Bielser Performance pour 12 cors des Alpes

2-3-4 SEPTEMBRE Carte blanche aux Ateliers d'ethnomusicologie (ADEM) 2: Wadaiko (perc. du Japon)

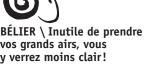
3: Rebeteke (chants de Grèce) 4: Maria de la Paz (tango argentin)

de 6hoo

concerts et spectacles musicaux gratuits les vendredis, samedis et dimanches du 3 juin au 4 septembre 2011

Des airs des sphères

ENNEMOND NEAUSARDE



TAUREAU \ Des promesses en l'air vous font sauter



de jambes en l'air, hélas! tout sera mis en l'air.





LION \ Les effets du grand air vous mettront les pieds sur terre.



VIERGE \ Plutôt prendre l'air qu'avoir ces discussions en l'air.



BALANCE \ L'eau dans le gaz annonce l'orage dans l'air.



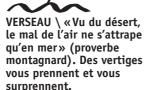
SCORPION \ Cessez d'avoir la tête en l'air, ayez aussi mauvais air.



SAGITTAIRE \ Vous remuez de l'air en laissant croire que votre savoir-faire éclaire.



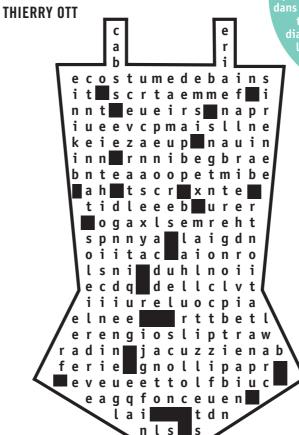
CAPRICORNE \ Retrouvez cet air de famille qui inspire la méfiance.





POISSON \ Vous ne manguez pas d'air et partez en guerre.

Le costume de bain



quatre mots. La lecture des noms, ans la grille, peut se faire horizon talement, verticalement ou diagonalement, à l'endroit ou à l'envers. Attention! Chaque lettre peut être utilisée

plusieurs fois.

Atlantique Liquide Maillot Baignade Marin Bain Mer Balnéaire Nager Bikini Natation Brasse Noir Bronzette Nue Brun Océan Caleçon Papillon Corsage Pieds Costume de bain Piscine Couler Plage Plonger Crawl Culotte Rivière Deux-pièces Sauna Dos Sexy Eau Sirène Slip Etuve Fée Soigner Femme Soleil Flotte Tanné Foncé Teint Hâlé Thérapie Indienne Thermes Jacuzzi Trempette Laver Tuba

Viva la Musica, le film

Pour fêter l'événement exactement vingt ans après, voici la présentation du film du grand spectacle lacustre et musical «Viva La Musica» réalisé par l'AMR et le Théâtre du Loup, en collaboration avec l'AUBP. Le vendredi 10 juin, sur le lieu même de sa création.

n juin 1991, dans le cadre des festivités culturelles du 700e anniversaire de la Confédération, avait lieu ce mémorable spectacle musical, fruit des efforts, de l'acharnement, de l'imagination de ces deux associations genevoises que sont l'AMR et le Loup, ainsi que du duo d'architectes Baillif & Loponte, concepteurs de la scène acoustique construite pour l'occasion.



Dessin Eric Jeanmonod, 1991

C'est avant tout une formidable ode à la création collective, tant le spectacle rend compte de la diversité et de la créativité de l'ensemble des musiciens liés à l'AMR. Jusque dans son écriture musicale prise en charge par douze compositeurs réunis au sein du CoCo pour créer une suite cohérente, plutôt qu'une mosaïque de styles.

Un spectacle sans un seul mot, mais qui «parle» aussi bien des lavandières et des travailleurs du lac que de réfugiés refoulés à coup de cors des Alpes, ou de sirènes enceintes sur une embarcation appelée Europa... Quelque 130 participants: 75 musiciens entourés de figurants et de requins, d'enfants, de nageurs, de rameurs, de pilotes d'embarcations, de cygnes et d'artificiers... Sans oublier Neptune ainsi qu'Ernest Ansermet en personne sur son vélo aquatique.

Le film, c'est aussi une occasion unique de voir la «Coquille acoustique» dans sa configuration originelle de scène lacustre, avant qu'elle ne prenne ses quartiers terrestres sous la forme de la «scène Ella Fitzgerald» que l'on connaît, au parc des Eaux-Vives.

Deux séances collector

VENDREDI 10 JUIN À 22H ET À MINUIT

Jetée des Bains des Pâquis, face au lac et en plein air. Entrée libre. Petite buvette sur place. Organisation AMR, Théâtre du loup, AUBP Genève 1890 Achèvement des grands travaux de correction du Léman



PLONK & REPLONK

MARDI 7 JUIN



TOUS LES VENDREDIS, SAMEDIS ET DIMANCHES, DU 3 JUIN AU 4 SEPTEMBRE

5° ÉDITION DES AUBES MUSICALES

Chaque matin à 6h00 par tous les temps. Entrée libre. Cafés, thés offerts. ▶ voir page 22

LES VENDREDIS 10 ET 17 JUIN

LE VIOLON ENCHANTÉ

à 18h. 37 élèves de l'Ecole Chateaubriand, deux enseignants et deux musiciens présentent un spectacle choral d'après le livret de Pierre-Gérard Verny et de Fanja Rahajason. (45'). Entrée libre.

VENDREDI 10 JUIN

à 22h et à minuit. Commémoration des 20 ans de la coquille acoustique: ▶ voir colonne ci-contre

VENDREDI 17 JUIN

TOURNOI DE PÉTANQUE «TRIPLETTE MIXTE»

à 18h. Apéro et grillades. Inscriptions sur place (15.- par équipe). Annulé en cas de pluie.

DU 25 AU 30 JUIN

2

LA ROUE NÉPALAISE

Invitation à découvrir et tester la nouvelle roue népalaise présentée par l'association Label-Vie.

30 JUIN, 1er ET 2 JUILLET



LE STAND UP PADDLE ARRIVE AUX BAINS

Si pluie, reporté aux 7-8-9 juillet

MERCREDI 6 ET VENDREDI 8 JUILLET

DÉCOUVERTE DU BIOTOPE LACUSTRE

de 14h à 17h Pour les enfants. Inscription à la rotonde.

LUNDI 1er AOÛT

FÊTE NATIONALE

Dès l'aube: concert, tournoi de cartes, concours de ricochets, lutte à la culotte, lancer de la pierre. Inscriptions le jour même à la rotonde.

DU 9 AU 15 AOÛT

JEUX

Initiation aux jeux créés sur la base de matériel de récupération par le groupe espagnol Gargot de Joc.

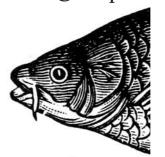
DIMANCHE 28 AOÛT

COURSE AUTOUR DU PHARE

dès 14h. Inscription sur place dès 11h.

Ecrivez-nous!

Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève journal-des-bains@aubp.ch



Solution des jeux de la page 22

CABINE DE BAINS Le costume de bain:

JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP Association d'usagers des Bains des Pâquis Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève tél. 022 732 29 74

www.bains-des-paquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Armand Brulhart, Philippe Constantin, Serge Arnauld, Fausto Pluchinotta

Conception graphique

Pierre Lipschutz, www.promenade.ch Finances et administration

Hugues Richard

Ont collaboré à ce numéro

Albertine, Nicolas Crispini, Marius Durand, Jérôme Estèbe, Exem, Jean Firmann, Maya Guidi, Gérald Herrmann, Breckinridge Knapp, Pascal Krieger, Aloys Lolo, Juliane Mayor, Guy Mérat, Ennemond Neausarde, Thierry Ott, Plonk & Replonk, Isabelle Sbrissa. Bertrand Tappolet, Fanny Vaucher

Prix du numéro: CHF 2.-

Helena de Freitas pub@sillage.ch www.sillage.ch

Impression CIE Centre d'impression

Edipresse

Tirage: 5000 exemplaires

Journal imprimé sur du papier certifié FSC®



© 2011. les auteurs et l'AUBF ISSN 1664-3003

Prochaine parution: automne 2011 Délai rédactionnel: 9 septembre 2011



www.exem.ch